

**Le dit de Germaine**

# **Mémoires**

**de 1942 à 1971**

**Germaine RUCHAUD**

## AVANT-PROPOS

**L**es 32 premières années de notre couple, 1939-1971, donc l'enfance et la jeunesse de nos enfants, se sont passées dans des conditions matérielles bien différentes du confort actuel. Le rappeler peut aider à une meilleure compréhension de certaines choses.

Et pourtant, en cette époque, que de progrès comparativement à la génération précédente !

Ma mère avait quitté en 1910 son Finistère natal, à douze ans, pour être « bonne à tout faire » donc employée à plein-temps chez de lointains Nantais que, devenue ménagère accomplie, elle ne quitta que huit ans plus tard.

Mon père, à onze ans, commençait à travailler dix heures par jour, toute la semaine de six jours, dans une carrière de pierre. Des vacances ? Oui, il en eut de longues et tragiques : il dut quitter sa Bretagne en 1912 pour faire son service militaire. Il n'y revint définitivement que sept ans plus tard, en 1919, après avoir fait et subi la terrible guerre de tranchées et occupé un temps le territoire du vaincu.

De la vie laborieuse et simple qui fut ensuite la leur et de la façon dont ils élevèrent leurs filles Germaine et Andrée, qui leur doivent tant, je parlerai peut-être un jour.

Mais revenons à Germaine et Alphonse, mariés le 2 août 1939. Et rappelons dans quelles conditions leurs quatre enfants furent élevés :

- Claude, née le 4 février 1941,
- Alain, né le 12 février 1944,
- Annie, née le 7 septembre 1946,
- Michel, né le 29 décembre 1954.

\* \* \*

\* \*

Au tragique de la guerre 39-45 (danger, séparations, angoisses...) s'ajoute, jusqu'en 47-48, le rationnement sur beaucoup de denrées et j'en conserve pour preuve :

- ⇒ des tickets d'alimentation : pour le pain, la viande...
- ⇒ des coupons d'achats pour textiles, chaussures, savon,
- ⇒ des bons de charbon, butagaz, tabac...
- ⇒ des cartes de jardinage,
- ⇒ ... Et j'en passe !

Ainsi, le bois nécessaire pour alimenter la cuisinière (et par là même chauffer un peu l'appartement) n'était pas facile à obtenir du paysan si on n'avait rien d'intéressant à lui offrir en échange ; de même pour le beurre, le porc et bien d'autres denrées dont manquaient cruellement les citadins. Mais nous (qui habitons la campagne et une gendarmerie) avons été, sur ce chapitre, un peu privilégiés ; et les valises que nous traînions sur nos vélos et par le train à Auray étaient alourdies de produits du terroir particulièrement appréciés de nos parents.

Je rappelle aussi qu'à l'époque et pour longtemps encore étaient inconnues tant d'articles qui ont ensuite simplifié la vie, ainsi :

- ⇒ les couches à jeter, les tampons périodiques,
- ⇒ les tissus légers et infroissables,
- ⇒ les petits pots pour bébés, la pilule contraceptive...

et tant et tant de choses qui nous paraissent maintenant indispensables. Ma sœur me rappela il y a peu qu'à Noël 46, Alain ayant « trouvé » une orange dans son « sabot » l'avait prise pour une balle : c'est dire que ce fruit était encore rare, alors que ses vitamines auraient été si utiles aux sous-alimentés de l'occupation.

À part quelques jours en août 39 à Rennes, et quelques mois en 56 à Lorient, nous n'avons eu l'eau courante à la maison qu'en 53 à Quiberon, et encore sur un évier minuscule. Une cuvette et une petite baignoire métalliques alimentées par l'eau d'un puits servirent aux ablutions des petits et grands durant de longues années.

Un progrès ! En 59, nous avons pu nous doucher mais le samedi, aux douches municipales où, baluchon sous le bras, nous accompagnions le lieutenant Ruchaud jusqu'à ce qu'enfin, on installe dans le logement d'officier une baignoire sur pieds, sans revêtement. Mais tout de même, un vrai luxe pour nous.

Issus de milieux modestes, nous n'avons jamais connu l'opulence ni non plus le crédit, les achats à tempérament. Malgré notre mode de vie très simple, il y eut des fins de mois difficiles : nous débutions, chacun, au bas de l'échelle et les fonctionnaires (particulièrement les instituteurs) étaient mal rétribués. Voici quelques chiffres et dates qui se veulent éloquentes :

Mon premier salaire en octobre 39, de 1070 F, suffit à peine à payer ma bicyclette (la première et la plus simple) ; et plus tard, la cuisinière à 1580 F en absorba un mois et demi.

Je fis figure de pionnière à la gendarmerie en 55 à la naissance de notre quatrième enfant, en faisant l'acquisition de notre premier lave-linge -qui n'en assurait d'ailleurs pas le rinçage !

Ce n'est qu'en 59 (donc à quarante et quarante cinq ans) que nous pûmes, enfin, nous offrir notre première voiture : une Dauphine verte que nous gardâmes jusqu'en 64.

Une occasion intéressante nous incita en 1960, à acheter notre premier « frigidaire ».

Heureusement qu'à Bar-sur-Aube une cave fraîche (mais d'accès difficile) nous avait permis d'abriter dans le garde-manger grillagé suspendu le beurre et quelques denrées périssables. Mais les cinq années précédentes, pas de cave.à Quiberon.

Comment faisons-nous ? Et bien des achats au jour le jour, auxquels participaient nos enfants. Alors que je m'occupais d'acheter poisson ou viande, nos trois écoliers se chargeaient des achats réguliers chez l'épicier (le lait...) et chez le boulanger. Alain, qui chaque jour se faisait gronder pour avoir écorché le pain ou mangé la « pesée », s'en souvient sûrement.

La télévision « sévissait » déjà depuis plusieurs années chez la plupart des mes élèves quand, en 69, j'en ai décidé l'achat sur nos fonds propres (pas de crédit de l'Éducation nationale) pour des émissions scolaires.

Nos propres enfants, envolés déjà du nid, n'en ont donc pas bénéficié pour leur culture. Ils y ont pallié, je pense, par leurs études et leurs lectures, leur imagination, leur engagement dans le mouvement des Éclaireurs et, ma foi, ils me semblent assez bien réussis. Pas vrai ?

Et pourtant, que de tribulations, subies avec plus ou moins de bonheur et de conséquences fâcheuses, ont marqué leurs jeunes années ! Changer si souvent d'habitation, d'école, d'amis, de pays n'a pas toujours été facile !

Si encore la réadaptation avait été compensée par une amélioration de l'habitat. Mais, hélas, les logements de fonction dans la Gendarmerie ne se sont modernisés que très lentement. Si j'avais à converser actuellement avec une femme de gendarme d'Auray, à l'aise dans son grand appartement neuf, je ne pourrais m'empêcher de dire « *de notre temps...* » !

C'est que nous avons vécu à 2, 3, puis 4, puis 5, et assez souvent à 7 quand il fallait loger l'employée de maison et recevoir la grand-mère qui s'ennuyait chez elle.

De 42 à 62, comptez les déménagements !

⇒ Sel de Bretagne 42-46 (dans deux appartements différents),

⇒ Lorient 46-47,

⇒ Plouay 47-54,

⇒ Quiberon 54-58 (dans deux appartements différents),

⇒ Bar sur Aube 58-61,

⇒ Nantes 61-71 (dans trois appartements différents),

Nous avons manqué de confort (eau courante, W-C, salle de bains), mais aussi d'espace donc d'intimité.

À Plouay, dans une même chambre dormaient parents (côté rue) et trois enfants (côté cour), séparés par une cloison à mi-hauteur placée à nos frais.

À Bar-sur-Aube, les deux filles ont enfin eu la chance d'être seules dans une même chambre agréable, mais Michel partageait encore à quatre ou cinq ans celle de ses parents alors qu'Alain, lors de ses congés couchait dans un couloir/placard comme l'a fait son jeune frère, ensuite, à Nantes.

À Quiberon, c'est le cosy qui délimitait, dans leur petite chambre commune, l'espace très restreint alloué à chacun des enfants.

Donc pas d'espace individuel, même pas, je le crains, pour des coffres à jouets car si je me rappelle les baigneurs des filles dans leurs moises respectifs, je revois Alain, à Plouay, plongeant dans le bas du placard de la cuisine à la recherche d'un de ses trésors, mais surtout se précipitant, dès le retour de l'école, vers le tiroir gauche du buffet où étaient « casernés » ses « *aludos* » (soldats de plomb). Avec de si petits jouets, il restait encombrant. Ainsi, dans la très petite cuisine de Quiberon, il bloquait la porte d'entrée quand il dirigeait, bruits et ordres à l'appui, « *la police montée du Canada* ». Un « *aludo* » pendu à un fil qu'il manœuvrait autour de la poignée d'un tiroir du buffet suffisait à enflammer sa jeune imagination, mais aussi à nous faire regretter qu'il n'ait pas un coin à lui. De même se faisait-il rabrouer (pauvre petit...) quand, avec lunettes et tuba, la tête dans une petite cuvette d'eau, il bloquait le minuscule coin évier.

Et je regrette encore la gifle donnée à notre si sage Claude parce que, portant dans ses bras sa petite sœur, elle avait accroché dans un passage étroit (comme ils l'étaient tous) un objet qui m'était précieux. Seuls l'exiguïté des lieux et le stress qui en découlait peuvent expliquer le « méfait » et la fâcheuse réaction dont je me repens : « *Pardon, Clo.* »

\* \* \*

\* \*

# De 42 à 71 : AU FIL DU TEMPS ET DES DÉMÉNAGEMENTS

**P**our stimuler la mémoire de nos enfants, je vais rappeler quelques cadres dans lesquels ils ont vécu. Inutile de faire un plan du premier logement qui nous a accueillis en octobre 42 au retour de leur père de zone libre. Pour Claude et Alain qui y ont vécu tout petits, il n'évoquerait rien. Pourtant j'éprouve le besoin de parler de cette étape marquante pour nous, jeunes parents heureux de s'installer enfin dans leurs quelques meubles.

Après trois ans de fortes « turbulences », nous aspirions à une vie simple et heureuse.

\* \* \*

\* \*

## Le SEL-de-BRETAGNE

**C**e petit bourg de 500 habitants où nous étions nommés, laissait présager la tranquillité. On s'étonnait d'y découvrir un peu à l'écart, face à une petite gare déjà désaffectée, une caserne de gendarmerie d'apparence récente.

Avec Claude âgée de dix-huit mois, je m'y installe, la veille de la rentrée scolaire, au premier étage, dans un petit logement propre de trois pièces où vient nous rejoindre, deux semaines plus tard, le gendarme Ruchaud, de retour de zone libre.

La vie est belle !

Bien sûr, l'eau se prend à la pompe, en contournant le bâtiment. Les W-C (communs) sont à l'autre bout de la cour et il arrive que, seau hygiénique à la main, on fasse la causette avec les autres habitants de la caserne.

Les premiers temps, un chef impitoyable, Jules Lelodey, mène la vie dure à ses subordonnés, qui, jour et nuit, sillonnent la campagne à bicyclette. Mais à cette époque, fréquenter les fermiers offre le gros avantage de « manger à sa faim ». Moi aussi (malgré la difficulté de remplacer les pneus usés) j'utilise forcément le vélo pour rejoindre mon école à Coesmes (13 km) puis à Pancé (5,5 km).

De plus, le jeudi, la recherche de produits autres qu'alimentaires (pharmacie, tissus), la nécessité de soins dentaires, de coiffure... m'entraînent à Bain de Bretagne (9 km), Janzé (11 km), Corps-Nuds (18 km) et même parfois à Rennes (28 km).

Bien que la vie nous y fut souvent rude, nous en avons conservé de bons souvenirs et, entre jeunes, la bonne entente et l'amitié régnaient.

C'est ainsi que le voisinage de François Cousin, sa femme Berthe (et leur petit Chounet) m'a aidée à supporter la nouvelle séparation qui nous fut imposée pendant le premier semestre 44. Avec mes parents présents, ils m'ont réconfortée alors qu'une fois de plus sans le Papa, je donnais le jour le 12 février à notre petit Alain.

Heureusement :

- pour lui, car la région de Montrouge (où il effectuait son stage) était soumise aux bombardements alliés,

- et pour moi qui souffrais de son absence ; le chef de famille nous revint en mai, donc avant le débarquement.

Lui, promu officiellement chef de brigade et donc moi appelée Brigadière (par les gens du bourg), après le départ du « vieux » couple Lelodey, ne restent à la caserne que des jeunes ; un copain, Phonse, a remplacé un tyran à la tête de l'équipe et l'atmosphère s'en trouve allégée ; Nous passons entre amis de joyeux moments ainsi pour les fêtes de la fin de l'année 44.

Oh bien sûr, c'est avec espoir et aussi beaucoup d'angoisse que nous avons attendu le départ des Allemands. Nous avons suivi avec inquiétude le bombardement de Bruz, la canonnade sur Rennes. Mais nous n'avons pas eu à fuir comme nous l'avions craint. L'abri creusé dans le jardin n'a servi qu'aux rats qui y ont rongé le hamac (prévu pour recevoir, en cas de coup dur, le bébé Alain).

Et début août 44, le cœur en fête, nous avons applaudi nos libérateurs américains, traversant notre petit bourg pour aller « nettoyer » la Bretagne. Sur les semaines précédant leur arrivée chez nous, il y aurait beaucoup à dire sur les gendarmes qui, à leur façon, ont aidé à la LIBÉRATION, mais aussi sur leurs femmes. Mais cela vaudrait un autre chapitre.

Le calme revenu dans cette campagne d'Ille et Vilaine, il y ferait plutôt bon vivre, si nous n'avions pas tant à « trotter », si nous étions plus proches de nos parents alréens, si nous étions près ou dans une ville, si... Bref nous envisageons un nouveau déménagement.

\* \* \*

\* \*

## LORIENT

**A** Lorient, où les Allemands ont tenu jusqu'en mai 45, la gendarmerie est en voie de réinstallation dans un bâtiment moins abîmé que beaucoup d'autres. La base sous-marine, vraisemblable objectif des nombreux bombardements alliés, a résisté, mais la quasi-totalité de la ville a été rasée ou brûlée. Les habitants ont dû fuir et, dans les décombres, pullulent les rats. Donc très peu de logements habitables à Lorient et, pensons-nous, sûrement peu de candidatures à un poste d'enseignant. C'est l'occasion de poser la mienne et, confiante, c'est ce que je fais en demandant *exeat et ineat*.

Phonse a été accepté comme 348<sup>e</sup> Lorientais. L'Académie reste silencieuse, mais j'ai l'habitude des nominations de dernière heure, aussi emménageons-nous, heureux, dans la caserne débarrassée de ses gravats (mais pas des méfaits de ses derniers occupants ni des rats).

Nous voici en ville et assez proches d'Auray : deux motifs de satisfaction. Mais je vais un peu déchanter. On ne peut pas dire que le Lorient de 1945 présente les agréments attendus d'une ville : avec la liberté n'est pas revenue, loin de là, l'abondance. Les restrictions vont sévir encore de longs mois et, « faisant la queue » devant les rares boutiques ou attendant l'arrivée du train le lointain cousin qui m'apporte des œufs de Bannalec, il m'arrive de regretter la campagne.

Autre grave déception : après avoir vainement attendu une réponse de l'Académie à ma demande de poste, je m'y rends et entends dire « *le département du Morbihan n'a pas de poste à m'offrir* ». Ne me reste donc que la solution (suggérée) d'un congé pour convenances personnelles pendant lequel « *on tâchera de me donner des suppléances dans la région lorientaise* ».

J'y crois tellement que je décide de garder à notre service la gentille et sérieuse Mauricette habituée à nos deux enfants : Claude (quatre ans et demi) et Alain (un an et demi). Pour la payer je ferai de la layette : et je tricote, je tricote (aïe mon dos !) en attendant vainement une suppléance jusqu'en mai suivant.

Dans notre petit appartement de quatre pièces, au deuxième étage, j'apprécie l'eau sur l'évier, et aussi le fait de pouvoir alimenter en combustible la cuisinière, et sans soucis car le bois de démolition abonde. Il nous est vendu en suffisance par les Domaines, et le faire casser est facile puisque la main-d'œuvre nous est fournie : un prisonnier allemand s'y emploie activement en échange de nourriture. Contre du tabac (Phonse ne fume pas alors, et il perçoit une ration que son beau-père apprécie), il propose d'autres services... C'est ainsi qu'il nous reste trois tableaux (peints sur isorel) encadrés (avec du bois de démolition) et un petit plateau en marqueterie.

Claude se plaît à l'école de Kerentrech où, dans une classe composite maternelle-cours préparatoire, elle apprend occasionnellement à lire. L'y conduire avec moi est la promenade d'Alain. Chez nous il enrage sans doute de ne pas être assez grand pour voir dans la cour. Comme il ne manque déjà ni d'astuce, ni d'agilité et, un jour mémorable, son père le découvre, debout sur le rebord d'un fenêtre de notre deuxième étage, se balançant, accroché aux volets. Quelle frousse rétrospective pour les parents, mais pas une leçon pour lui puisque, toujours inconscient et plus que jamais intrépide, il récidive à une fenêtre du grenier, à l'étage au dessous.



## PLOUAY

**E**n mai 46 la réorganisation de la Gendarmerie entraîne à Lorient la suppression d'un poste de chef. Phonse accepte celui de Plouay où il me sera enfin possible d'enseigner de nouveau à la rentrée suivante. Donc, dix mois après notre arrivée à Lorient, nous en repartons sans trop de rancœur.

Au départ de Lorient, le capitaine adresse à Phonse quelques avertissements inquiétants : « *on vous confie un poste difficile, un vrai panier de crabes, etc.* » ce qui va très vite se confirmer. Comment un jeune chef va-t-il « gouverner » cette équipe de vieux pandores dont un, irascible, est connu pour des actes de malveillance, deux autres, ainsi que leurs femmes, pour leur « tendance » à boire plus que de raison.

Donc fini le règne des copains. Le chef se doit d'être irréprochable, aucune complaisance même envers des commerçants ou autres qui, en cette époque encore difficile, pourraient nous adoucir la vie.

Dès le départ, nous savons que, pour Phonse, le travail ne sera pas de tout repos. Mais pour moi, enfin, une situation que j'apprécie : je vais exercer à proximité de notre domicile : juste la rue principale du bourg à arpenter.

J'apprends vite qu'enseigner à Plouay n'est pas sans problèmes : celui de la concurrence avec l'École Libre (problème aigu dans la Bretagne de l'époque). Cela, je l'ai deviné le dimanche où, de Lorient, nous sommes venus « prendre l'air » du pays qui allait nous accueillir. Après un voyage pittoresque dans le petit train départemental, nous arrivons sur la place principale, devant la mairie. Là, j'ai demandé à un passant de bien vouloir m'indiquer *l'école des filles*. Suivant ses dires, nous nous sommes éloignés pour nous retrouver devant un mur ceinturant un ensemble important de bâtiments. Sur la porte, l'inscription que je recherchais mais surmontée d'une croix. Méprise ! Pour le Plouaysien interrogé, il n'y avait qu'une école alors que, dans mon esprit, il n'y en avait qu'une aussi : l'école communale (beaucoup plus petite) dont il ne soupçonnait même pas l'existence, car lorsqu'il répondait à mon interrogation, nous nous trouvions exactement devant elle, dans les bâtiments de la mairie.

J'ai vite compris l'emprise sur ses métayers du Marquis, riche propriétaire, et du rôle recruteur des diligentes bonnes sœurs. Il était admis que les garçons fréquentent tôt l'école laïque, mais les filles n'y venaient, le plus souvent, qu'après la communion, avec l'espoir d'y obtenir, plus facilement (croyait-on) le C.E.P. (certificat d'étude primaires) objectif suprême, à cette époque, de la plupart des parents.

En ce mois de juillet 46, ces soucis professionnels à venir passent, pour moi, au second plan. Ce qui m'inquiète le plus, c'est de savoir dans quelles conditions nous allons loger notre petit monde et le bébé qui verra le jour début septembre. « *Trois grandes pièces* » m'a-t-on dit. Nous les découvrons le jour de l'emménagement. Oui ! Vastes, elles le sont, heureusement, mais sombres, sales, laides, elles se présentent en enfilade ras de cour d'un côté, ras de rue de l'autre avec pour seule « commodité » un petit évier en pierre dont le contenu se déverse sous la fenêtre d'une chambre. Mais l'eau ? Eh bien, l'eau est à chercher au puits situé au milieu de la cour ou à la pompe, dans la rue. Aussi la parcimonie s'impose-t-elle.

Les W-C, communs à tous les habitants et passagers de la caserne, se situent entre celliers et chambre de sûreté, à l'extrémité de la cour et, quand « ça presse », on ne traîne pas en route (encore moins quand on y a utilisé le papier d'emballage du Thermogène, réactif puissant qui, un jour, propulse Phonse par-dessus un parterre de tulipes).

Pour la toilette, un rideau placé en biais devant l'évier « devrait » dissimuler un petit coin intime mais, si on ouvre la porte proche, le rideau se soulève... C'est ainsi qu'un soir, le curé, à la recherche du chef, peut voir en tenue légère, M<sup>me</sup> Ruchaud qui, à une heure tardive, se croyait enfin tranquille.

Pas d'installateur de cuisine à l'époque. Un concepteur actuel jugerait aberrante la disposition des deux pôles essentiels : évier et cheminée/cuisinière distants de telle façon qu'ils obligent à traverser un passage très utilisé ce qui, un funeste jour, vaut à Alain de se faire asperger de bouillon gras brûlant.

La cohabitation familiale s'organise : dès que nos maigres salaires le permettent, après l'achat du landau d'Annie, nous faisons installer, à nos frais, une demi-cloison de bois, qui dans la chambre, délimite le coin parents et le coin enfants.

La cohabitation avec les voisins pose quelques problèmes notamment celui du bruit : le 6 septembre j'ai mordu mon mouchoir ou la main de mon époux (responsable) pour que mes cris, étouffés, ne leur parviennent pas aux oreilles.

Mais le 7, à cinq heures du matin, la petite Annie était née et, à un bébé, on ne peut imposer le silence, d'autant plus que le nôtre, souffrant de persistants ennuis de peau, pleure souvent. Alors, pour que les habitants du dessus ne soient pas gênés la nuit par ses plaintes, on berce le nouveau-né, le dorlote, le change, l'allait, et il arrive que, ne pouvant le calmer, on le mette dans son berceau, capote relevée et oreiller amortisseur de sons par-dessus.

En revanche nous avons droit au-dessus de nos têtes à des sérénades qui tout en nous irritant, nous amusent, nous les adultes, mais effraient Claude et Alain, pas habitués à ce genre de scènes : disputes et bagarres, après boire, qui se terminent parfois par la mise « au trou » d'une femme par son gendarme de mari.

Entre les logements des deux couples de buveurs est celui de l'irascible M. C. Veuf, il y vit avec sa fille, aussi mauvaise que lui. De sa fenêtre, elle épie les inévitables manquements des jeunes enfants et intervient aussitôt avec hargne.

Nous avons vite compris son insociabilité puisque, alors même que nous nous installions, notre Claude (cinq ans et demi) découvrait, ô merveille, dans le jardin une tomate rouge. L'a-t-elle effleurée ? L'a-t-elle cueillie ? Je ne m'en souviens pas mais j'entends encore les vociférations de M<sup>me</sup> C. et la mémorable fessée administrée à notre petite inconsciente gourmande par un papa-chef, très irrité par l'une et l'autre de ces demoiselles.

Heureusement que loge aussi, comme nous, au rez de chaussée, un couple « normal ». Madame Blanchard est charmante et ses enfants, sensiblement de même âge que les nôtres se lient tout de suite de vive amitié, une amitié qui leur a forgé de bons souvenirs de cette époque. Claude avec Christiane, Alain avec Monique, puis plus tard, Claude avec Chantal et, tous ensemble, s'amusant parfois à faire des bêtises.

Heureusement que M. et M<sup>me</sup> Blanchard sont indulgents : Alain, vers sa septième année, n'a-t-il pas imaginé un jour d'épater les filles en leur montrant ce qu'il a vu faire dans la cave d'un cousin vendéen :

Avisant un tuyau providentiel dans le cellier Blanchard, il le plonge, par la bonde, dans une barrique de cidre, aspire et... le cidre coule, coule alors que la bande de gamins s'enfuit. Je ne me souviens ni de l'ampleur des dégâts, ni de la correction qui a dû suivre, mais aucun problème avec les propriétaires de la fameuse barrique. De même, n'avons nous pas fait d'histoire, le jour où une fillette a fait basculer le jeune Alain de 4/5 ans, tête première, dans un baquet où M<sup>me</sup> K. faisait tremper, des jours durant, les bleus de travail graisseux de son fils, apprenti mécanicien.

C'est donc dans ces conditions que nos trois aînés ont vécu leur prime jeunesse.

Je ne pense pas que le manque d'eau courante, de salle de bains, d'automobile, de..., de ..., etc., les aient beaucoup affectés. Par contre, avant même d'avoir lu (avec intérêt) « *Nous les filles* » écrit par Marie Rouanet, et « *Jeux d'enfance* » écrit par F. Rivière, je les ai entendus rappeler avec émotion les jeux et équipées avec leurs petites amies, les promenades (à pied en poussant la voiture d'Annie ou en vélo perchés sur le cadre de Papa ou sur le porte-bagages de Maman) les goûters sous les ombrages au bord d'un ruisseau, mais aussi leurs gentils et dévoués maîtres et maîtresses, et quelques petits camarades de classe.

À ces évocations vient s'ajouter le souvenir attendri des bouquets de marguerites, des pommes ou des châtaignes que Phonse rapportait, en temps opportun, de ses tournées en campagne (ce qu'il n'a, bien sûr, pas pu faire par la suite).

Donc, des bonheurs simples.

\* \* \*

\* \*

Mais hélas, Claude, à dix ans et demi, doit nous quitter pour rentrer en pension et quelle pension ! Le collège de jeunes filles sis à Quimperlé dans un vieux et sinistre couvent dont les élèves ne peuvent sortir qu'une fois par mois et encore, quand elles n'ont pas démerité. Cette séparation nous navre, aussi est-ce avec joie que nous apprenons l'éventualité de notre départ pour un poste plus important où Phonse serait adjudant et où les enfants pourraient continuer leurs études.

Après avoir espéré Perros-Guirec, c'est à Quiberon que nous allons vivre désormais et, tous ensemble, puisqu'il y a un Cours complémentaire. Pas question encore d'envoyer Alain au Prytanée militaire, solution que la perspective d'autres mutations nous fait adopter en 55.

Oh ! Cela ne va pas se faire simplement. Nos transferts du fait de nos fonctions respectives n'ont jamais été simples et, comme alors les changements de poste dans la gendarmerie étaient dictés sans aucun souci de l'année scolaire, c'est le 1<sup>er</sup> mai 1953 que Phonse, avec la plupart de nos biens, s'installe à Quiberon.

\* \* \*

\* \*

## DÉPART À QUIBERON

I nous faut dégager l'appartement de la caserne de Plouay pour son remplaçant, mais moi, je me dois d'assurer mon service jusqu'aux vacances et le fameux C.E.P., dont l'organisation au chef-lieu de canton, Plouay, est assez lourde.

Aussi vais-je avec les deux « petits », Alain (neuf ans) et Annie (six ans), « camper » dans deux pièces disponibles de l'école des garçons. Mai et juin seront deux mois difficiles :

- Pour le chef de famille, sans famille et encombré de caisses et meubles,
- Pour moi, soucieuse de lui, de mon école mais encore plus de mes deux malades :

- Alain, terriblement brûlé au visage et au cou, et dont il faudra, durant plusieurs semaines, renouveler le pansement,
- Annie, victime d'une sévère primo-infection.

Un docteur plus énergique les aurait fait placer en milieu hospitalier. Ils y eussent été soignés plus efficacement. Mais la question ne s'est pas posée et, moralement, j'eusse bien souffert de leur éloignement. Très occupée et sans voiture, il m'eut été impossible de me rendre chaque soir à Lorient ou Hennebont, et d'ailleurs, les établissements de soin ne s'entrouvraient qu'à des heures limitées et précises pour les visites.

\* \* \*

\* \*

Mauricette, attirée par « les lumières de la ville » de Vannes nous avait quittés (après six ans de bons et loyaux services). Après elle, aucune femme de ménage ne m'avait, à part la brave Madame Quidu, donné satisfaction. Comment nous sommes-nous débrouillés ? Je me souviens être allée un soir, tard, ramasser le linge que j'avais fait sécher dans le jardin de la gendarmerie et y être restée bavarder avec M<sup>me</sup> Blanchard. Or, après un premier somme, mes petiots s'étaient réveillés et s'imaginant au matin, croyant que je n'étais pas rentrée de la nuit, s'affolaient. Alain courait d'une maison à l'autre à ma recherche, tandis qu'Annie sanglotait dans les bras d'une voisine. Une scène qui exprime notre désarroi, et dont, au moins Alain doit se souvenir aussi.

Durant ces pénibles semaines, j'ai encore plus apprécié l'aide et le soutien d'André le Touër et de Madame Théon, femme de service à l'école et aussi les gentilles attentions de Monsieur le Floch, maire, et de sa femme.

Mais c'est, la joie au cœur, que sept ans après y être arrivée, je quittai Plouay pour un nouveau regroupement familial à Quiberon.

Avant de clore mes souvenirs de cette époque en tant que femme de gendarme à Plouay de 46 à 53, j'éprouve le besoin d'ajouter ceux de l'institutrice que j'y fus.

\* \* \*

\* \*

## L'ÉCOLE À PLOUAY

**H** eureusement que Mauricette, jeune fille sérieuse, capable, en mon absence, de s'occuper du bébé, nous a accompagnés à Plouay, où naît Annie le 7 septembre 1946, car mon congé de maternité (bien moins long qu'actuellement) se termine précipitamment.

### L'école maternelle

Le 1<sup>er</sup> octobre une institutrice est opérée, la directrice enterre son père. Il faut donc coûte que coûte assurer la rentrée, ce que je fais avec M<sup>lle</sup> Sivy.

Puis, durant trois ans en section enfantine, de 46 à 49, je vais « œuvrer » près d'une quarantaine d'enfants âgés de trois à six ans, « parqués » dans une seule salle de classe : pas de lit de repos pour les tout-petits, pas de matériel éducatif, pas de jeux ni de jouets mais, tout de même une dame pipi-manteau, qui en dehors des fonctions prévues, tricote dans un coin. Elle aurait sans doute pu m'aider à distribuer, découper, coller, décalquer etc... tant de petits travaux imposés par l'âge des élèves, mais je ne lui en demande pas plus qu'elle ne doit, et c'est chez nous que se préparent et se complètent cours et matériels.

Dans ce local trop étroit qu'est la classe, pas de possibilité de s'ébattre. Chacun à sa place ! Pour ramener la sérénité de temps en temps, je chante, nous chantons mais « *pas trop fort* » m'a-t-on recommandé. Il ne faut pas déranger la classe voisine, celle si importante qui prépare au fameux certificat d'études. Comment occuper ces bambins d'âges divers ? Pour la plupart des garçons, dont un particulièrement turbulent : notre fils Alain.

Au début, il reste l'après-midi avec sa nouvelle petite sœur faire la sieste à la maison.

Mais il préfère être avec moi et les petits copains, à l'école. Il y est si rapide et remuant qu'à peine dicté ou distribué, son travail est exécuté, et alors, il s'occupe activement de celui des autres. Il est donc souvent réprimandé et, sans doute, même plus souvent qu'à son tour. Je m'en rends compte le jour où Alain étant malade, donc à la maison, alors que j'enquête sur une bêtise faite en classe, à la demande « *qui a fait cela ?* », d'une seule voix les élèves répondent « *Alain !* »

*[À ce propos, je dois dire qu'il est extrêmement difficile pour un enseignant d'être parfaitement juste avec son enfant-élève. Il sera toujours suspecté ou de le favoriser ou au moins de l'aider. Pour éviter ce reproche, il sera tenté de témoigner d'une rigueur extrême envers son enfant qui peut en souffrir. Ce fut sans doute le cas pour Claude, plus tard, mon élève au cours moyen, où d'être la meilleure lui causa des soucis, de la peine.]*

*Ainsi en mai 51, le jour même où Ouest-France annonce l'ouverture d'un concours à l'occasion de la Fête des Mères, je le propose à mes élèves de cours moyen, dont Claude. Dès les devoirs faits, ceux qui ont été choisis par elles-mêmes sont expédiés et, quelques semaines plus tard, Claude a le premier prix départemental, résultat annoncé par le journal. Le curé, qui devait la guetter, ajoute fielleusement à son compliment « pas étonnant, ta maman est institutrice ! ». Quand, cette même année, elle a été reçue première du département au concours d'entrée en sixième (car alors n'y entraient que les élèves ayant fait la preuve de leurs capacités), j'aurais voulu pouvoir dire qu'elle avait composé hors de ma présence.]*

Je viens de parler du Cours moyen car, en 49, la direction devient vacante.

## Le Cours moyen :

L'Inspecteur primaire de la circonscription qui m'a contrôlée en section enfantine me fait savoir que je dois postuler. L'Inspectrice départementale des écoles maternelles qui m'a aussi vue à l'épreuve des petits, estime que je devrais assurer cette direction en gardant cette même classe. Mais que diraient alors les parents plouaysiens persuadés, pour la plupart, que les très jeunes enfants sont confiés aux enseignants les moins capables (et les moins payés), qui n'ont qu'un rôle de garderie ?

Ici, seule sera considérée la personne qui, à la tête de la « grande classe » assurera des succès du C.E.P. Je suis donc les conseils de l'I.P. et, nommée directrice, je vais tâcher de prouver que je mérite ce poste « en stimulant » CM et CS (cours moyen et cours supérieur).

À celles que je connais déjà s'ajoutent de nouvelles élèves venues, communion faite, de l'École Libre. C'est ainsi que j'ai le plaisir d'accueillir mes petites voisines, amies de nos enfants : les gentilles « petites Blanchard ». À une maman qui, en début d'année scolaire m'a dit « *Vous n'allez pas savoir-faire la classe aux grands puisque vous étiez dans la petite classe* » je suis fière de dire en juin « *Vous voyez que vous vous inquiétez à tort de mes capacités puisque Jocelyne, votre fille, est reçue et d'autres avec elle* ».

Soumise à ma seule conscience professionnelle, j'aurais déjà été très occupée dans mes nouvelles fonctions. Mais la pression constante de nos concurrentes fait que non seulement « il faut bien faire » mais aussi « il faut faire plus et mieux ».

D'où étude gratuite, après la classe et avant le C.E.P., le jeudi matin, mais aussi fêtes renforçant l'intérêt des parents. Par chance, une cloison mobile entre les deux classes permet d'agrandir l'espace et de les accueillir quelques heures après quoi, il faut, très vite, tout nettoyer et remettre en ordre avant la reprise normale des cours. Pour la fête de Noël, tous les enfants participent à un spectacle récréatif : chants, danses, répétitions, saynètes qui ont exigé beaucoup de répétitions à l'heure des récréations mais aussi beaucoup de temps aux institutrices et à quelques rares mamans pour la confection des costumes (le plus souvent en papier crépon). Deux fois l'an, un bal payant, audacieuse innovation, nous rapporte de quoi acheter des fournitures scolaires.

\* \* \*

\* \*

C'est ainsi que, de 49 à 53, je « fonctionne » en parfaite communion avec deux collègues compétentes et dévouées dont je conserve un excellent souvenir et nos enfants aussi. Claude peut montrer en exemple à ses enfants et petits-enfants son cahier de rédactions impeccablement tenu et rigoureusement corrigé par M<sup>elle</sup> Orain.

Annie ne peut en faire autant pour ses cahiers du CP où elle a appris à lire avec ma grande amie Andrée le Touër. Ils ont été emportés par l'I.P. pour être montrés en exemple à d'autres maîtres et élèves de cours préparatoire.

D'Alain qui, à l'école des garçons, se montrait bon élève, je reparlerai ailleurs.

\* \* \*

\* \*



Mais, avant de « boucler » cette période, je dois relater une étrange démarche qui, plus tard, se rappellera à ma mémoire.

Une journée de juin 53 dont le souvenir m'est resté et pour cause ! Mais alors qu'il était important, je l'ai tu. Allais-je me vanter d'avoir consulté une voyante alors que j'avais déclaré ne pas y croire ? Et pourtant, ce jour où, convoquée aux corrections du certificat d'études à Lorient, libre durant quelques heures l'après-midi, j'ai suivi Andrée le Touër dont l'amie de la sœur... Bref ! Pour nous distraire, prétendons-nous, nous nous rendons chez une cartomancienne.

Oh ! En évidence, aucun des symboles habituels : pas de chouette, de boule de cristal... Dans une de ces maisons préfabriquées qui, à la suite des bombardements se sont multipliées à Lorient, nous accueille une brave ménagère, en tablier. Bien que me défendant d'être crédule, je dois être un peu inquiète puisque je demande de ne pas me dévoiler ce qui, dans mon futur, serait tragique. Elle sort d'un tiroir un simple jeu de cartes, l'étale, l'examine, et sans m'interroger déclare :

1° : « *Votre mari est absent. Il est dans la marine : je lui vois une coiffure avec une visière (genre képi) ; Actuellement il est triste, seul parmi des caisses, pas loin de la mer* » [Exact : mais avec un képi de gendarme, seul à Quiberon au milieu de ses caisses de déménagement.]

2° : « *Je vois une échelle. Il montera à cette échelle mais en sautant un barreau* » [Impossible alors d'interpréter, or bientôt il passa du grade d'adjudant au grade de sous-lieutenant sans passer comme d'ordinaire par le grade d'adjudant-chef, parcours d'autant plus imprévisible que, ce faisant, il entra directement dans le cadre des officiers, cheminement très inhabituel (et pour lui inattendu) d'un simple gendarme au départ.]

3° : « *Votre mari vivra vieux.* » [Prédiction en passe de s'accomplir, puisqu'au moment où j'écris il a déjà dépassé l'âge respectable de 81 ans.]

4° : « *Je vois chez vous trois enfants : deux filles et un garçon mais un autre à venir : fille ou garçon, je ne sais pas, mais il sera très volontaire, si vous n'en voulez pas, prenez vos précautions, pourtant il viendra, je le vois.* » [Avertissement que je n'aurais pas du prendre à la légère, car nous avions décidé (autant qu'on pouvait le faire à l'époque) que nos trois petiots nous suffisaient, mais, incrédule ou secrètement désireuse tout de même d'avoir un autre bébé, je n'en ai pas parlé au géniteur possible, qui se serait bien moqué des dires d'une cartomancienne.]

Et le 29 décembre 54 naissait Michel.

\* \* \*

\* \*

## La VIE À QUIBERON

**J**uillet 53 : L'appartement qui, à Quiberon, nous est dévolu est, comme je l'ai déjà dit, très exigu, mais on s'y case, heureux d'être à nouveau réunis. Et d'habiter au bord de la mer, n'est ce pas un rêve qui se réalise ? Après ceux de la campagne, les enfants vont pouvoir profiter des plaisirs de la plage et se baigner sans souci de la quantité d'eau et de débordement.

Mais le Papa comprend vite qu'il ne doit pas espérer trouver, en été, le temps d'un bain dans la Grande Bleue. Dans l'unique pièce où, de septembre à mai, l'adjudant reçoit et travaille avec cinq subordonnés, se pressent avec de trop nombreux « clients » treize gendarmes de renfort pour la saison. Avec l'afflux d'estivants, les « affaires » se multiplient, les allées et venues aussi et pour nous-mêmes, traverser le couloir qui mène chez nous est une entreprise. En période de vacances, pas de permission pour le personnel qui se trouvera donc au repos alors que les enfants sont en classe et même seul si la femme est enseignante comme moi.

Donc pendant cinq ans nous vaquerons à Quiberon à des périodes différentes et même durant les trois années suivantes à Bar-Sur-Aube (très proche de Colombey les-deux-Églises).

Heureusement qu'Alain (neuf ans) et Annie (six ans et demi) sont assez grands pour aller seuls à la plage sous la vigilante et indulgente garde de l'aînée Claude (douze ans), car il se révèle vite que je ne pourrai pas les accompagner aussi souvent que je l'imaginai. La nouvelle de notre affectation à Quiberon a réveillé l'intérêt pour nous de cousins éloignés ou de vieilles connaissances perdues de vue.

Les visites se succèdent et, à l'œuvre dans ma petite cuisine, il m'arrive de regretter la tranquillité de précédentes vacances au Pouldu, sans compter que cet inhabituel « train de vie » modifie le plan de financement de notre maison en chantier à Auray.

Après le tourbillon de l'été, la Rentrée nous apporte des satisfactions. Finie, pour Claude qui rentre en 4<sup>e</sup> au Cours complémentaire, la sinistre claustration dans le vieux couvent-collège de Quimperlé.

Nous nous réjouissons de l'avoir près de nous pour préparer le B.E. (remettant à plus tard le souci de la poursuite des études qui l'amèneront à Lorient puis Troyes et Dijon après une année mémorable à Ailleville).

Alain et Annie ont trouvé place à l'école primaire et l'idée de renvoyer l'un des trois enfants en pensions, nous indignerait à ce moment, et pourtant...

\* \* \*

\* \*



## L'école maternelle

En tant qu'institutrice, je suis assez contente de mon sort : de nombreux élèves fréquentent la quinzaine de classes des écoles publiques qui, par une chance supplémentaire, sont assez proches de notre domicile. Des trois classes de l'école maternelle, il m'échoit la quarantaine d'élèves de moyenne section (où Michel, tout petit embryon sera victime de la rubéole dont on ne connaissait pas, alors, les méfaits en début de grossesse). À tour de rôle, aidées de Catherine (la dame-pipi en coiffe bigoudène) et de M<sup>me</sup> Sébert (qui fait du si bon parmentier) M<sup>me</sup> G., la directrice, M<sup>me</sup> R., la collègue des petits, nous assurons à midi le service de cantine.

Je n'ai pas à me plaindre des conditions de travail sauf... de ne pouvoir en faire assez. La directrice aime beaucoup les parlottes et les récréations se prolongent tellement que je ne trouve pas le temps de faire exécuter, par mes petits élèves, les exercices prévus à leur programme. N'est-ce pas rageant d'avoir (bien souvent à l'aide de mon époux) préparé inutilement du matériel d'où une impression constante et désagréable d'inachevé.

Prétextant les trop réels maux de dos et de lombaires (que le fait de devoir me pencher vers des petiots entre trois à quatre ans a encore aggravés), je pose ma candidature à un poste de CP qui devient vacant.

\* \* \*

\* \*

## L'école primaire

Et à la rentrée, après un amical au revoir à mes aimables collègues de maternelle, je prends en charge à l'école primaire trente-six fillettes de six et sept ans.

C'est la première fois que je dois enseigner à un groupe homogène de cet âge. Et j'en tire une telle satisfaction, que lorsque plus tard, j'aurai la choix de ma classe, c'est toujours celle du CP qui prévaudra. Mes motivations ? Sans doute le plaisir de faire découvrir à ces (encore) petits les joies de la lecture mais aussi leur fraîcheur, leur naïveté et parfois, aussi, l'émotion de m'entendre parfois appeler « *maman* ».

Mes 36 élèves sont déjà très bien débrouillés quand je dois les quitter pour donner bientôt (le 29 décembre 54) le jour à Michel (le bébé prédit). Quand à la fin de mon congé de maternité je les retrouve, une bonne moitié sait lire, ce qui me permet de mieux me consacrer au groupe de traînants. Les résultats des deux divisions ont l'air de plaire au trois inspecteurs (général, d'Académie, et primaire) qui, à l'improviste, et à mon grand émoi, débarquent un matin de juin dans ma classe.

D'où un travail supplémentaire qui m'est demandé sur ma façon d'enseigner le calcul, à faire chez moi pour l'I.P. ; c'est dans le grenier que je me réfugie pour m'y consacrer en toute tranquillité - alors que je serais mieux à la plage...

\* \* \*

\* \*

## Michel

Le grand événement familial de cette époque a été l'arrivée du nouvel enfant : notre quatrième, Michel.

Comme pour Claude en 41, puis Alain en 44, son papa (désigné quinze jours avant sa naissance pour un séjour de six mois comme instructeur à l'École de gendarmerie à Chaumont, Haute Marne) a raté son entrée dans le monde à la maternité d'Auray (où une dramatique épidémie de variole prolonge notre séjour). Bien compliqué, n'est-ce pas ?

Ce bébé qui a pris place dans mon corps puis dans nos cœurs, il faut aussi l'installer dans notre petit logis et dans notre vie journalière. Impossible de placer un berceau dans la chambre conjugale minuscule. C'est dans le « dortoir des enfants » pourtant déjà bien encombré et partagé en deux par un cosy, que, côté filles, dans l'angle de la fenêtre, trouvera place son petit lit. Et, c'est là, que dès notre retour à Quiberon, viennent le voir les camarades invitées par Claude fière de son petit frère qu'elle va tant cajoler. À bientôt quatorze ans, grande, sérieuse et aimante, elle sera pour lui une vraie seconde Maman. Elle aura, comme nous tous, des motifs supplémentaires de s'y attacher car de délicates opérations sont à prévoir pour améliorer lèvre et palais de ce petit dernier qui devient l'enfant gâté de tous.

Depuis notre installation à Quiberon nous avons « fonctionné » en famille, avec seulement l'aide hebdomadaire d'une laveuse, les enfants participant aux commissions journalières. Mais, maintenant, il faut prévoir une garde permanente pour le nouveau-né.

\* \* \*

\* \*

Difficile de compter sur une femme du pays car tant que « *le poisson donne* », et cela de façon irrégulière, femmes et filles de pêcheurs s'emploient dans les conserveries.

La DASS que nous avons dû solliciter nous « confie » une adolescente dont nous devons assurer le gîte, la subsistance et la responsabilité. Pour le gîte nous lui aménageons, avec la cloison achetée à Plouay, une petite chambre dans le grenier.

Pour la responsabilité, le problème est plus préoccupant. Comment l'empêcher, à ses heures de loisirs, de « courir le guilledou » avec les risques inhérents. L'emploi d'une pilule contraceptive eut été sécurisante mais en on n'envisageait même pas encore cette facilité.

Pendant nos activités communes, par exemple le rinçage du linge (que n'assure pas notre premier lave-linge) je m'évertue par allusions à lui prêcher la prudence mais, au fond, elle se moque bien de mes conseils moralisateurs. Et où aller chercher celui qui, durant de courtes vacances, alors qu'elle était retournée en principe chez sa nourrice, l'a couverte de bleus et déguenillée ? Encore beau qu'elle se tire de cette aventure sans bébé !

\* \* \*

\* \*

Si du moins elle s'intéressait au nôtre... Mais, même après avoir stérilisé et préparé nous-mêmes les biberons à l'avance, Claude et moi restons méfiantes à son égard. Aussi sommes-nous soulagées quand, par faveur, Mick est accepté, avant ses deux ans révolus, à l'école maternelle.

Te souviens-tu, Mick, de ta première institutrice, M<sup>elle</sup> Jego qui t'accueillait si gentiment dans son confortable giron ? Le plus petit de sa classe et si attendrissant dans sa petite blouse russe de Nylon rouge : un luxe en ce temps là mais si pratique ! Lavée chaque soir, elle t'était remise le lendemain matin.

Sans doute n'as-tu pas, non plus, souvenance de Madame Pencollet, notre voisine qui nous a, plus d'une fois, dépannés quand tu étais souffrant et que, partie à l'usine ou « cuvant sa cuite » de la veille, la femme de ménage (qui avait remplacé la bonne) n'avait pas paru au moment où il me fallait partir à l'école.

\* \* \*

\* \*

Par contre, tu nous as souvent entendu évoquer le souvenir de madame Kergall (la mère Kergall, dit ton père). Par son originalité et les liens d'amitié que nous avons tissés, elle a marqué nos souvenirs de Quiberon. Impossible d'oublier une telle personnalité : une vieille femme en coiffe de Paimpol qui racontait avec tant d'humour, outre les nombreuses péripéties de sa longue et dure existence, ses voyages, à la fin du siècle dernier, sur le bateau de son père cap-hornier. Elle régnait sur un invraisemblable bric-à-brac allant de la très sommaire literie qu'elle louait aux estivants, à une superbe chambre en bois d'ébène, sculptée au couteau, à Cayenne, par des forçats. Les vides étaient comblés par les objets les plus hétéroclites : livres, bibelots, ustensiles, un éventail pouvant se trouver dans un pot-de-chambre : des choses acquises, pour beaucoup, dans des maisons où des marins au long-cours avaient fini leurs jours parmi les souvenirs plus ou moins précieux rapportés de leurs grands voyages.

La brocante n'était pas courue comme actuellement. Pourtant, l'été bien des touristes avertis, venaient fureter chez elle, espérant y débusquer l'occasion.

Faute de place et d'argent, nous n'avons pu profiter pleinement de la priorité proposée au Chef. J'avais, pourtant, cédé à l'envie d'une table ovale, noire, basculante, « *crustacée* » de nacre sans doute d'époque Napoléon III, et de deux élégants vases Louis-Philippe, objets encombrants et trop luxueux pour notre modeste intérieur et que nous avons donc cédés ensuite.

Nous restent pourtant quelques souvenirs : un service à asperges, une potiche, un cache-pot... qui me rappellent avec émotion cette vieille dame si pittoresque.

Malgré son désir de nous être utile, prétextant ta turbulence, Mick, même en cas d'urgence, je ne t'aurais pas laissé en garde à cette amie, non seulement en raison de son âge, mais parce que je ne pouvais t'imaginer dans ce capharnaüm poussiéreux et malodorant. Bonjour les dégâts et peut-être aussi le déclenchement de la première crise d'asthme (quand même survenue quelques mois plus tard).

\* \* \*

\* \*

## Les départs

Durant ces dernières pages, j'ai semblé peu me soucier de nos trois « grands ». Je suppose qu'en me lisant vont resurgir dans leur mémoire un tas de souvenirs de cette période. J'espère qu'en subsistent chez eux plus de bons que de mauvais : souvenirs des classes (où régnait, paraît-il, une discipline ferme), des fêtes scolaires, costumées, sportives, des sorties et camp éclaireur dans la lande, de denses bretonnes sous la houlette de Messieurs Roland et Rivier, mais aussi de pique-nique, baignades, jeux de plage, contemplation (et parfois dégustation) de « niniches ».

Hélas ! À la rentrée, la famille se disloque à nouveau.

\* \* \*

\* \*

Après mûre réflexion, sachant que la carrière du Papa va entraîner encore des déménagements, et que le Prytanée militaire assurerait à Alain, (sans engagement ultérieur dans l'armée), de solides études en continu, nous décidons de lui faire tenter cette « chance » ; il réussit le concours d'entrée. Je n'ai pas oublié mes doutes et mon chagrin en laissant ce petit bonhomme de onze ans à La Flèche (Sarthe) dans ces immenses bâtiments où, pourtant, nous savions que les meilleures conditions d'enseignement étaient assurées.

Encore maintenant, de le revoir, sur photo, frêle dans son uniforme sévère, me peine. Il s'y présente, pourtant, souriant, fier du galon que lui vaut souvent au cours de sa longue scolarité son bon travail.

C'est seulement sept ans plus tard, après obtention du bac « math-élév » qu'il réintègre notre foyer à Nantes. Après avoir fréquenté le lycée Clemenceau, il nous quitte pour parfaire à Paris des études durant trois ans, puis prendre son envol.

J'avais, au début, tant d'inquiétude et de peine de le voir, si jeune, partir si loin, qu'il m'est arrivé de prendre avec lui le « petit » train à Quiberon, pour l'installer convenablement à Auray, dans le « grand ». Le jour où il nous a écrit (pas de téléphone alors) en rentrant de vacances, qu'au cours et à l'issue du voyage, il avait réussi à éviter les contrôles puisque, étourdimement, j'avais gardé son billet, j'ai compris qu'astucieux et débrouillard (qualités maintes fois confirmées depuis) il avait beaucoup moins besoin de la protection maternelle que je ne l'imaginai.

En juin 56 se terminent les études de Claude au C.C. de Quiberon. B.E acquis à quinze ans, il les lui faut poursuivre au lycée de Lorient, et, par la force des choses, en internat.

Son départ m'attriste mais m'inquiète moins que l'éloignement d'Alain. Elle est plus âgée avec déjà une (triste) expérience de la pension et, surtout elle peut nous revenir en cours de trimestre.

J'aimerais aller, de temps en temps, la faire « sortir » puisqu'en fait Lorient n'est qu'à soixante kilomètres de Quiberon mais, toujours sans voiture, nous sommes tributaires de cars et de trains et mes jeudis sont fort occupés. Aussi ne doit-on pas s'étonner de mon attente fébrile de courrier (pas de téléphone), et surtout des vacances.

Je me réjouis qu'elle puisse, de temps en temps, retrouver à Hennebont ses cousines Renée et Monique, la sollicitude de sa « Nénène » et les conseils de son oncle Victor prof de maths.

[D'évoquer cette famille m'amène à me remémorer une scène touchante et comique. Un dimanche, dans la cour de la caserne à Quiberon, nous voyons s'extirper, l'un après l'autre de leur première voiture fraîchement acquise, une quatre chevaux, Victor, Andrée, Renée, Monique, Nicole, Christian, Hervé et peut-être Claude... Beaucoup de monde dans une petite voiture qui m'avait, tout de même, fait bien envie.]

\* \* \*

\* \*

Et voici que la prédiction étonnante de la voyante qui, en juin 53, avait « vu », sur ses cartes, mon mari « en position de grimper à une échelle en sautant un barreau » est sur le point de se réaliser : adjudant, il est proposé pour le grade de sous-lieutenant sans passer par celui, intermédiaire, d'adjudant-chef. Ceci va impliquer, pour nous tous, dans un proche avenir, de grands changements, à commencer par un nouveau déménagement.

Mais, avant ce grand saut, encore des perturbations dans notre vie quotidienne. Dans le jardin jouxtant la caserne de Quiberon se termine un pavillon neuf comportant, pour le chef de la brigade, un appartement plus moderne et spacieux que celui où nous sommes entassés depuis cinq ans bientôt. Malgré les avantages évidents de ce nouveau logement, j'atermoie pour ne pas avoir à l'occuper pour seulement quelques semaines. J'y rechigne d'autant plus que, faute de propriétaire présent et exigeant, c'est au premier occupant de le rendre vraiment habitable.

Pas de délai. Il nous faut donc enlever les éclaboussures de peinture, parachever le rabotage des parquets avant de les cirer, etc. Après cette ultime mise en état et le transfert de notre mobilier, facilités par la proximité de ce nouvel édifice, nous nous y installons et apprécions, tout de même, les commodités nouvelles qu'il nous procure.

Sous prétexte de fêter avec la communion d'Annie, la naissance de Michel et disposant enfin d'une salle à manger assez grande, nous y réunissons famille et amis le 25 mai 58 avant de nous en éloigner, Phonse dès le 1<sup>er</sup> juin 58 et nous dès le début des vacances.

\* \* \*

\* \*

Pendant quelques semaines, nous avons rêvé de notre prochaine résidence. Le futur officier avait le choix entre deux régions militaires et, bien sûr, nous nous y voyions déjà : dans une ville assez importante pour que Annie et Claude puissent y poursuivre des études secondaires et universitaires, aussi près que possible de la Flèche et d'Alain et pas trop loin de notre chère Bretagne.

Or, c'est dans une troisième région, non mentionnée, qu'il est nommé : en Champagne, à Bar-sur-Aube. Comme en 42, lors de sa nomination au Sel-de-Bretagne, nous nous empressons de consulter dictionnaire et cartes avec, cette fois, toutes chances d'y trouver la ville qui va nous accueillir.

## BAR sur AUBE

**C**'est un chef-lieu d'arrondissement peuplé de presque 7000 Baralbins. Sûrement pas de faculté, mais tout de même un lycée : le lycée Bachelard où Annie va poursuivre ses humanités (Gaston Bachelard, 1864-1962, y fut facteur et mari d'institutrice avant d'être célébré comme philosophe).

Pour Claude, ce sera la solution provisoire d'un an à l'E.N. de Troyes, suivi d'une décourageante année d'enseignement à Ailleville, puis enfin, suivant ses aspirations, la préparation du professorat d'Éducation Physique au CREPS de Dijon.

Encore une fois parti seul avant nous, Phonse me situe par courrier et photos notre nouveau lieu de séjour.

Grâce au plan précis et détaillé de l'appartement, les figurines à la même échelle (précédemment préparées) des différentes pièces de notre mobilier, l'emménagement en est déjà fait dans mon esprit.

\* \* \*

\* \*

En juillet, dès le début des vacances, nous rejoignons tous et heureux, le chef de famille.

Réinstallation dans un nouveau cadre, au premier étage d'une solide bâtisse coincée dans l'angle de deux voies de circulation : une rue et la N 19 (très fréquentée).

Cette fois encore, bien que les pièces soient plus vastes qu'à Quiberon, les filles devront partager une même chambre, Michel la nôtre et Alain, durant ses congés, sera confiné dans un réduit-placard (comme Mick plus tard à Nantes). Un grand grenier et une cave (où, avant l'acquisition de notre premier frigo, nous entreposerons les denrées dans un garde-manger grillagé) nous seront bien utiles.

Je m'attendais à trouver une vraie salle de bains bien équipée. Une petite pièce froide avec seulement dans un coin sombre un évier en pierre, en tient lieu. Après plusieurs mois d'attente durant lesquels nous allons prendre une douche hebdomadaire à l'établissement municipal, on nous installe une vraie baignoire sans pieds, sans revêtement. Et j'y revois une grosse carpe que nous n'avons pas dû garder bien longtemps avant de la manger car, à grand bruit, à grands coups de queue, elle avait aspergé murs et sol.

Sachant que nous devons chauffer ce grand appartement à l'aide seulement de la cuisinière et de poêles à bois, je m'inquiète du volume des pièces, car il est accru par une impressionnante hauteur de plafond (plus de trois mètres cinquante). C'est que nous sommes dans l'Est dont les hivers sont réputés rigoureux : une préoccupation vaine car les murs très épais du bâtiment, ancien grenier à foin de la Révolution, nous protègent très efficacement du froid sec qui, par moins seize degrés, m'a semblé plus facile à supporter qu'une tempête par zéro degré à Quiberon.

Mais tout de même, la hauteur particulière des fenêtres va me poser problème : sans indemnité de déménagement, il me faut sérieusement veiller aux dépenses, surtout que la maison d'Auray nous coûte et que, nous aussi, nous envisageons d'acheter une voiture : ce sera, bientôt, une Dauphine verte.



La vieille machine à coudre Singer de la maman Ruchaud va m'être d'une grande utilité : confection et arrangement de rideaux et couvre-lits m'occupent beaucoup durant ces vacances de l'été 58. Ces longues séances de couture me sont facilitées par la présence de notre aînée.

Bachelière à dix-sept ans, elle aurait mérité d'agréables vacances, mais « Alezan prévenant » a trouvé un prétexte cet été là, pour ne pas participer comme d'habitude à un camp Éclaireur. Je soupçonne son mobile : le désir d'aider à notre installation en me déchargeant de nombreuses tâches domestiques ; elle le fait très efficacement et avec le sourire.

Aussi sommes-nous d'autant plus heureux quand, le 1<sup>er</sup> avril 1960, elle apprend (avec quelle joie !) qu'elle est désignée en tant qu'éclaireuse méritante pour assister aux Jeux Olympiques à Rome.

Par contre, accompagner son père, pourtant beau en uniforme, au bal de société où il doit impérativement paraître, lui occasionne beaucoup plus de gêne que de plaisir.

Déjà (et toujours) sensible au bruit, je peste contre ceux de la grand-route qui longe notre façade, mais je maudis aussi les aboiements du chien-gendarme qui, pauvre bête malade en voiture, réagit à chaque mouvement lui laissant croire qu'on va l'obliger à y monter.

Pourtant, la ville de Bar est calme et, par delà la rue, un petit square coquet nous propose des bancs et des ombrages accueillants.

Notre séjour de trois ans (58 à 61) dans l'Aube reste pour moi, dans l'ensemble, un agréable souvenir : souvenir d'une gentille petite cité allongée sur la rive droite de l'Aube au pied de la Côte S<sup>te</sup> Germaine qui, du haut de ses 349 mètres, propose, après une belle grimpe, une jolie vue : des alentours vallonnés avec, sur les coteaux bien exposés, des vignobles (alimentant des caves de champagnisation), des bois qui proposent d'agréables promenades avec, suivant la saison, cueillette de champignons, muguet, jonquilles et même chasse aux escargots et aux grenouilles. Dans des zones plus arides (où abondent les genévriers) paissent de grands troupeaux de moutons. Aussi souvent que possible, après toutefois avoir indiqué au planton de service le but de notre promenade ou notre lieu de pique-nique, nous quittons la caserne.

\* \* \*

\* \*

Étendant notre champ d'action, nous avons la chance, au cours de deux permissions, (d'autant plus appréciées qu'elles sont chichement accordées) de découvrir les Vosges au printemps... Te rappelles-tu Mick, qu'au Col de la Schlucht (1139 m) où, à Pâques, persistait encore de la neige, tu nous as occasionné une belle frayeur ? Des jonquilles jonchant les champs à Xonrupt, près de Gérardmer, de nombreuses photos ont fixé le lumineux souvenir, Xonrupt que Claude et Alain ne risquent pas d'oublier puisque là, au camp d'éclaireurs, ont préludé leurs amours avec Yves et Colette.

(L'amour liant Annie et Gérard naîtra aussi de rencontres entre éclaireurs. A Michel, ce mouvement conviendra moins : trop de contraintes ...)

\* \*

Évoquer les heureux moments de détente en renouvelle le plaisir. Mais la vie n'est pas faite que de distractions ; aussi me faut-il parler des occupations quotidiennes de chacun.

À la rentrée 58, Alain regagne La Flèche, Claude devient interne à l'École Normale d'institutrices de Troyes, Annie s'intègre sans problème majeur au lycée de Bar et s'y fait des amies. Voilà pour « les grands ».

Le petit, lui, du fait de son jeune âge et de sa santé, va nous causer des soucis :

En me rendant à l'école primaire de filles, où j'enseigne, je le laisse, en passant, à l'école maternelle et l'y reprends en fin de classe. Mais il y a un hic : une distance d'environ cinq cents mètres entre ces deux écoles qui terminent à la même heure. Contrairement à ma tendance qui était de m'attarder en classe, ici, je dois évacuer mes élèves dès qu'est donné le signal. Je sors aussitôt et, j'ai beau presser le pas, tous les petits camarades de Mick sont déjà partis et la personne qui en assure la garde trépigne en m'attendant.

Très ennuyée par ses ronchonnements, je m'en ouvre à ma propre directrice, aussi mère de famille. Elle me conseille la démarche que, pour les mêmes raisons, elle a dû précédemment effectuer pour ses enfants : demander au proviseur du lycée situé face à notre école l'inscription, avec un peu d'avance, de notre jeune fils dans la petite classe (CP -CE1) de son établissement. Dérogation accordée. À la rentrée 59, Michel à 4 ans 9 mois rentre au CP. Sans l'avoir aucunement « poussé » chez nous, il est déjà bien avancé en lecture : c'est, me semble-t-il, en s'intéressant à toutes les étiquettes à sa portée, qu'il en a compris, tout seul, les mécanismes.

Le travail que lui demande son institutrice gentille, compréhensive, ne doit pas lui demander un gros effort. Et pourtant...

À l'âge où doit primer le jeu, ce nouveau changement a dû provoquer en lui un sérieux choc psychologique. Cinq jours seulement après son entrée au lycée, une crise d'étouffement nous fait craindre une bronchite. Le docteur nous alarme en nous faisant redouter quelque chose de beaucoup plus ennuyeux : « *une première crise d'ASTHME qui pourrait être suivie de beaucoup d'autres* », prévision pessimiste qui, malheureusement, se confirme. Il y en a eu, depuis, beaucoup d'autres. Et, à chaque crise, se pose le problème de la garde de l'enfant alité. Deux fois par semaine, le matin, une dame dévouée s'en charge en faisant le ménage. Mais par ailleurs, quand je suis en classe ? La chambre est au-dessus du bureau du Papa qui lorsqu'il y est présent doit monter, de temps en temps, s'assurer de l'état et des occupations du garçonnet.

Mais, service avant tout, les absences du lieutenant sont assez imprévisibles et fréquentes. Aussi, m'arrive-t-il, en classe, d'être distraite et inquiète imaginant le pire : notre petit désœuvré ne pourrait-il pas décider d'aller ouvrir la porte du poêle allumé pour « jouer » avec le bois et le feu ?

Toutes les mamans qui ont dû laisser seul un enfant souffrant ont eu ce genre de préoccupations bien que, maintenant, avec le chauffage central et le secours de la télévision comme distraction, ce genre de problème se pose moins.



Malgré l'envahissement de son lit par ses chères petites voitures, les coloriages, découpages et illustrés, le temps devait paraître long à notre Mick ; pourtant pas trop de mésaventures à déplorer, et pas plus dans les cours de récréation, où, si petit, il devait louvoyer parmi de beaucoup plus grands.

Que nos Grands me pardonnent si je m'attarde sur l'enfance de Michel. Eux qui l'ont gentiment accepté puis gâté et souvent aidé, savent qu'elle ne fut pas très facile. Ses ennuis physiques (le bec-de-lièvre nécessitant opérations et séjours en hôpital, l'asthme), son statut de petit dernier chouchouté, ont sûrement contribué à l'originalité de son caractère.

Déjà en 1960 (comme d'ailleurs encore aujourd'hui en 1995) il s'inquiète de son avenir professionnel : ne pouvant se déterminer entre deux emplois qui le tentent, il les pratiquera, dit-il, en alternance.

De nos fenêtres, il voit souvent passer (allant à ou revenant de Colombey-les-deux-Eglises) une certaine voiture noire (DS), transportant sûrement un personnage important, puisque précédée et suivie de motards. Pourquoi ne serait-il pas, lui aussi, plus tard non pas seulement Président de la République mais Général de Gaulle ?

Dans la campagne, un autre personnage l'a intéressé : campé sur une hauteur, enveloppé d'une vaste houppelande, un bâton à la main, régnant apparemment sur un chien fidèle et un grand troupeau de moutons, le berger a fière stature.

Donc Michel Ruchaud sera Général-président et berger. Mais voilà que le 9 février 1960, son père vient le chercher lui l'amateur de petites voitures de collection, pour voir un camion anormalement grand pour l'époque. Il en est très impressionné et il y a de quoi si l'on juge, d'après photo, de sa petitesse près de la roue du mastodonte. Peut-être est-ce la rencontre qui a prédestiné de son futur métier de routier ?

\* \* \*

\* \*

Pour moi, à l'école publique de filles, tout se passe aussi bien que possible avec ma quarantaine d'élèves de cours préparatoire. Un gros ennui tout de même : le boulet que représente la dizaine d'attardées qui, faute de classe spécialisée, s'essaient ou plutôt à qui on essaie, depuis déjà deux ans, à apprendre à lire. Comme mes collègues très sympathiques, la directrice m'a accueillie avec d'autant plus de chaleur que j'étais volontaire pour enseigner au CP, cours méprisé ou redouté par d'autres. Sans toutefois oublier mes quarante cahiers et mes cours à préparer pour le lendemain, je peux rejoindre mon logis dès la fin des classes : pas de cantine, pas d'étude, pas de souci de concurrence car pas d'école privée. Durant ce séjour de trois ans, une seule fête des écoles, à laquelle participent avec mes élèves, mes quatre enfants en costumes bretons (empruntés à Quiberon). Une occasion pour moi de faire valoir ma province d'origine.

Ayant pour seule obligation d'enseigner et d'éduquer, sans autre contrainte, ce fut, je crois, l'époque la plus sereine de ma vie professionnelle. J'y repense avec émotion et recevoir chaque année les vœux d'une ancienne élève de Bar me fait toujours grand plaisir.

\* \* \*

\* \*

De sa courte période d'enseignement en primaire, Claude conserve de moins bons souvenirs. Sortie de l'E.N., elle est nommée dans un CP-CE à quelques kilomètres de Bar. Le scooter, acquis avec ses premiers gains, lui permet de rentrer chaque soir chez nous. Mais ses nuits sont troublées par le souci qu'en classe lui causent les « pépètes », des jumelles empoisonnantes. Elles ne sont sans doute pas pour rien dans la décision que prend leur jeune institutrice : poursuivre des études pour devenir, à défaut d'ingénieur horticole, psychologue de prison, professeur de lettres ou de gymnastique.

C'est au C.R.E.P.S de Dijon, qu'après concours, elle rentre en octobre 60. Nous l'y conduisons un dimanche mémorable pour son père. Car, parti sans la permission (qui lui aurait été refusée), il est, au retour impatientement attendu pour raison de service : une importante catastrophe ferroviaire a eu lieu à Vitry-le-François et « on » l'a vainement appelé. Parmi les occupations et préoccupations qui s'ensuivent, il pense aux comptes qu'il va avoir à rendre.

Comme s'il n'avait pas assez de tracas avec l'arrondissement de Bar et la responsabilité de sa compagnie ! Si cette résidence procure à la famille certains agréments, elle est source pour lui de bien des tracas. À Brienne-le-Château, connue pour sa choucroute et le séjour qu'y a fait Bonaparte, siègent :

- une base aérienne de l'OTAN d'où s'évadent, chaque quinzaine, dès perception de leur solde généreuse, les militaires américains avides de plaisirs divers dispensés dans de grandes villes. Comme ils apprécient particulièrement vins, champagne et alcools, leurs virées se terminent souvent tragiquement, pour eux, mais aussi, hélas, pour des « gens de rencontre ».

- À Brienne aussi, une base d'explosifs, la plus importante de France, présente un danger permanent et impose donc une surveillance particulière autour des points sensibles.

- À Brienne encore, a été installé, dans un château, à titre expérimental, un hôpital psychiatrique, très particulier puisque, sans clôture ; il abrite des malades mentaux spéciaux : délinquants, ils proviennent de prisons. Les conditions sont propices aux évasions et, en raison de leur dangerosité, ces aliénés doivent être recherchés avec une grande diligence.

- Clairvaux et sa tristement célèbre prison. Y séjournent justement à cette époque (58-61), en plus de criminels dangereux, des personnages d'importance qui ont joué un tel rôle politique et militaire que leur évasion ne serait pardonnée ni à leurs gardiens ni aux gendarmes.

Le fait d'« exercer » à seulement douze kilomètres de Colombey-les-deux-Églises, d'être « responsable » de campagnes et bois où le Général aime à se promener - nous l'y avons rencontré - et surtout de la surveillance d'une partie de la route Paris-Colombey qu'il emprunte très souvent (avec son escorte), entraîne bien des contraintes. Du lundi au vendredi, le Président de la République se doit d'être à l'Élysée si bien que le lieutenant de gendarmerie de Bar-sur-Aube peut disposer, durant la belle saison, de ces quatre jours de permission pour emmener sa famille en Bretagne.

À l'issue des vacances, il va la rechercher dans les mêmes conditions. En janvier, février, Monsieur et Madame De Gaulle restent à Paris ; Monsieur Ruchaud, lui, peut enfin prendre une permission pendant que sa femme et ses enfants sont en classe.

Même si son épouse sait lui fournir de l'occupation, il trouve la situation ennuyeuse.

\* \* \*

\* \*

Après trois ans de tension constante, de totale dépendance, il aspire à un poste plus calme.

Aussi réagit-il aussitôt à l'annonce d'une création d'escadron à Nantes : Nantes, sa ville natale, beaucoup plus importante et plus proche de la Flèche et d'Auray que Bar-sur-Aube. Je suis, pour ces raisons, d'accord pour une demande de changement et aussi parce que la proposition fait état de logements neufs (donc modernes). Je n'imaginai pas que ces logements n'existaient qu'à l'état de lointains projets et que l'escadron aurait à effectuer de nombreux et longs déplacements qui me laisseraient seule avec nos quatre enfants. Peut-être Phonse aurait-il dû accepter de revoir le problème quand le Commandant de Troyes apprenant sa candidature pour Nantes lui proposait de l'« emmener » à Orléans où lui-même venait d'être nommé. Qui sait ? Mais Nantes était aux portes de notre Bretagne. La demande en était faite et, tout de suite, acceptée.

\* \* \*

\* \*

## NANTES

### L'Éthiopie

**S**eptembre 61. Ca y est ! Dès le 1er octobre, nous devons être à Nantes. Claude et Alain arrivant en scooter, transis et désargentés (parce que dévalisés) d'un petit voyage en Italie, sont surpris d'apprendre que, durant leur courte absence, nous sommes allés à Nantes où nous allons nous installer. Nous y avons laissé Annie chez des amis pour qu'elle puisse effectuer sa rentrée au lycée Guisth'au où, après quelques péripéties, j'ai pu la faire admettre.

Mon *exeat* étant accepté par l'académie de Troyes, j'ai fait une demande d'*ineat* pour la Loire Atlantique et confiante à ce sujet, je prépare une fois de plus nos caisses, malles et cantines.

\* \* \*

\* \*

Un peu inquiète cependant au sujet du logement qui nous attend car, lors de notre déplacement à Nantes, mes rêves de modernité se sont évanouis. Il y a des projets de construction pour plus tard... bien plus tard.

En fait, rien n'est prévu pour l'accueil de l'escadron qui s'y constitue (Phonse s'en rendra bien vite compte, à ses dépens). il nous a été proposé des locaux d'un ancien mess : trois pièces sombres en enfilade, aux murs et parquets graisseux. Une horreur... qui me fait envisager de rester à l'école de Bar en attendant une proposition plus décente.

Mes réticences ont pour effet de décider la remise en état rapide (par un badigeon hâtif) avec une petite amélioration (installation d'une baignoire), d'un logement de gendarme. Les travaux y sont effectués dans l'urgence maladroitement (et sans doute à contrecœur) par des gendarmes.

Le petit renouveau d'espoir qu'avait fait naître en moi la promesse d'un logement amélioré se fige quand, à notre arrivée avec déménagement, de découvre notre nouveau cadre de vie : Tout au fond, dans un quartier si minable qu'il est, péjorativement dénommé « l'Éthiopie » et qu'on n'y paie pas de taxe d'habitation, au premier étage, en haut d'un escalier délabré (heureusement assez large pour y loger une partie de nos caisses qui, faute de place ne peuvent être vidées) quatre petites pièces nous attendent. Quelle tristesse !!!

Tristesse accentuée par le fait que l'installation m'en incombe en grande partie. Phonse a dû repartir très vite pour Bar-sur-Aube, où obligé de reprendre le service encore un mois en attendant un nouvel officier, il logera à l'hôtel.

Je n'ai malheureusement pas imaginé d'apprendre à conduire la voiture acquise récemment aussi, est-ce à pied ou en bus, que je dois effectuer les différentes courses ou démarches au centre-ville que nécessite notre nouvel aménagement.

Et, bien sûr, à chaque réinstallation quelque chose manque. (Alors, vous ne risquez pas de trouver, comme cela se pratique heureusement maintenant, des tringles à rideaux en place et, encore moins, bien sûr, la cuisine aménagée à racheter.)

Je me souviens de mon irritation d'avoir à perdre tant de temps pour ce détail et mon embarras au retour dans le bus quand il m'a fallu, avant qu'on ne se serve de la cuisinière, aller acheter en ville un tuyau (avec coude) manquant. Je me souviens aussi d'ennuis provoqués par l'achat précipité d'une moquette destinée à cacher l'horrible parquet de la salle. Donc déception et désenchantement.

Très occupée, je suis en même temps préoccupée par le manque d'informations concernant ma demande de nouvelle affectation. Assurée par l'Académie de Troyes de l'expédition de mon dossier à celle de Nantes, je « prends sur moi » d'aller m'en enquérir dans un bureau, et j'ose tellement insister que la préposée qui m'a reçue de façon hautaine consent à faire « regarder dans les dossiers en souffrance » où, bien sûr, se trouve celui de Madame Ruchaud.

Rapide coup d'œil sur ce fameux dossier tombé dans l'oubli et, soudain, changement d'attitude de cette bureaucrate négligente. Elle me prodigue alors des conseils qui, plus tôt, eussent pu m'être précieux.

Enfin un poste m'attend à l'école Émile Péhant où les propos d'accueil de la directrice m'étonnent : « *Voici donc une deuxième bretonne !* » moi qui me croyais revenue en Bretagne, je me retrouve entourée de huit Nantaises - Vendéennes, fort sympathiques d'ailleurs.

\* \* \*

\* \*

Je me rends à l'école d'abord par le bus (avec changement), puis quand le temps s'améliore et que je me suis enhardie à rouler dans un flot dense de circulation, à bicyclette.

Chargée d'une classe de transition, cours nouvellement créé, sans directives précises, je dois tenter d'intéresser des filles aux moyens si limités qu'elles ne peuvent aborder la classe de sixième, incapables qu'elles sont d'en passer l'examen d'entrée (encore en vigueur à l'époque). Je corrige ou prépare du travail pour elles, le midi, en mangeant un sandwich, alors que Michel et Annie déjeunent à la cantine, Mick à l'école primaire Stalingrad, la plus proche de notre domicile, et Annie au lycée.

Mais, dès la troisième semaine d'octobre, cette organisation est perturbée par l'état de santé d'Annie : un jeudi matin, après que très fiévreuse, elle ait vomi, le médecin, qu'avec inquiétude j'appelle à son chevet, prononce un diagnostic sans appel : « *crise aiguë d'appendicite à opérer d'urgence* ». Un peu sceptique, je tente de lui expliquer que cette enfant, qu'il ne connaît pas encore, nous a maintes fois, depuis sa naissance, alertés par des ennuis digestifs et dermatologiques. Il coupe court à mes propos et me dit : « *Vous voulez garder votre fille oui ou non ? Si oui, il faut la faire opérer et vite !* »

Et bien sûr, ce sera oui, et vite, sans même en avertir (car sans téléphone) le Papa, toujours à Bar-sur-Aube, une opération qui, plus tard, s'est révélée (d'après les propos du chirurgien lui-même) sans objet mais qui, aggravant ses premiers malaises, la retiendra en clinique, éloignée de mon école et de la caserne, une dizaine de jours et de son lycée un bon moment.

\* \* \*

\* \*

Enfin s'achève ce mois d'octobre 61, si triste, qu'il est encore très présent à ma pensée. Le dernier jour, en sortant de classe, je me presse vers la gare pour y accueillir Alain, arrivant en courtes vacances de Toussaint, et, tous deux à pied, prenant Mick au passage, faisant un détour par la clinique, rentrons à la « maison » que ne connaît pas encore notre *Brution* et que Claude, retenue à Dijon, ne connaîtra qu'à Noël.

En attendant le plaisir de nous voir tous réunis en fin d'année, je me réjouis du retour à Nantes, près de nous, du chef de famille qui me déchargera du poids de certaines lourdes responsabilités. Enfin chez lui, en novembre, il apprécie d'avoir rompu avec les servitudes de Bar-sur-Aube.

Mais tout n'est pas rose pour autant : la mise sur pieds de l'escadron n'est pas tâche facile. C'est pourtant chose faite deux mois plus tard, et aussitôt, début 62, ce sera en janvier février un séjour à Paris, le premier d'une longue série.

Là, il profite de la proximité de Saint Quentin pour s'y rendre faire connaissance avec M. et M<sup>me</sup> Rouard, les parents de ce jeune homme que Claude a connu dans les Vosges, en camp éclaireur, et qu'elle désire épouser.

Amour sérieux, donc démarches sérieuses et traditionnelles comme on le veut à l'époque chez les gens sérieux que nous sommes ; les fiançailles sont alors décidées et « célébrées » simplement, chez nous, à Nantes, aux vacances de Pâques, dans le décor lépreux de *l'Éthiopie*, à la caserne Lamoricière. Un décor qui ne doit pas affecter nos amoureux tout à leur bonheur mais qui me gêne vis à vis de la famille Rouard dont c'est le premier pas vers la Bretagne (depuis, ils en ont vu des aspects bien plus beaux au point que le fiancé de ce jour là vient d'y prendre sa retraite avec son épouse Claude.)

Le souvenir de cette heureuse journée est vite estompé par de graves soucis concernant la santé de Michel, sept ans et demi. Pour me permettre de mieux me consacrer à nos invités, sa grand-mère a bien voulu, ce dont elle n'est pas coutumière, garder près d'elle, à Auray, ce garçonnet turbulent.

Les nouveaux fiancés n'en sont peut-être pas mécontents car, jaloux de Yves, il s'obstine à rester dans les jupes de sa sœur chérie, ce que faisait aussi ma jeune sœur à l'époque lointaine de nos propres fiançailles.

La pauvre *Mémère* regrette bien vite sa prévenance puisqu'elle doit, en urgence, faire hospitaliser à Vannes, son petit-fils dans un état de raideur inquiétante : il est victime d'une méningite dont on ne connaît pas, tout de suite, le degré de gravité. Mon angoisse est d'autant plus vive que, loin d'eux, je dois continuer à assurer ma classe. Une fois de plus, notre chère Éliane offre son hospitalité, ses services et ses visites à la famille Ruchaud-Sinquin-Guernalec et en l'occurrence à sa marraine et son petit cousin. De la savoir près d'eux est rassurant et, par chance, Mick ressort de l'hôpital sans séquelles. La fatigue qui s'ensuit lui vaut un séjour en colonie sanitaire dont il doit conserver plus de mauvais souvenirs que de bons.

Et voici que doit repartir le lieutenant Ruchaud, cette fois pour six mois, de mai à octobre 62, et sans espoir de permission, pour l'Algérie.

Il n'y est pas malheureux, découvre d'autres horizons, dispose de loisirs qu'il met, en partie, à profit, pour m'écrire souvent ce qui, moralement, me soutient.

C'est cette correspondance, en partie conservée, qui m'aide à évoquer ces souvenirs. Bien que très occupée, je m'efforce de répondre au même rythme, même si je n'ai pas à raconter des choses aussi intéressantes que ses propos. Cela du moins jusqu'en fin juin.

Alors, non seulement cette fin d'année scolaire me permet enfin de souffler, mais aussi, de me réjouir de nouvelles très agréables à annoncer à notre exilé :

1. Je suis nommée pour l'année suivante, 62-63, plus près de notre domicile, à l'école Stalingrad voisine de celle où Mick, vaillant petit bonhomme, a malgré son jeune âge, ses crises d'asthme, sa méningite, ses problèmes odontologiques et psychologiques, obtenu de bons résultats scolaires. Ce rapprochement devrait nous faciliter la vie, à nous deux et à nous tous.

2. Annie, elle, a réussi le B.E.P.C. malgré ses problèmes d'adaptation et de santé du début de l'année. C'est avec le journal sur le plateau du petit déjeuner et un sourire triomphant qu'elle m'a appris cela, tôt un jeudi matin.

3. Alain, à la Flèche, a obtenu le BAC « Math élém. ». Et comme promis, il va venir près de nous, à Nantes, continuer ses études au Lycée Clemenceau où il est admis.

4. Claude aussi n'a pas été en reste à Dijon et nous revient, pour ces grandes vacances, confiante en son avenir professionnel et sentimental.

En attendant le retour du Papa, les enfants et moi nous allons profiter ensemble de l'été 62 et cela d'autant plus agréablement que Claude va nous promener en Dauphine.

Donc cap sur Auray, notre base, et de là des virées sur Rosporden, Locronan, le Faouet... ou Dinan, le Mont Saint Michel, Saint Malo... Confiante en notre aînée, je suis plus sereine et détendue, ne regrettant que l'absence de Phonse à qui on adresse lettres, comptes-rendus, photos...

Ces vacances sont une pause heureuse dans nos tribulations familiales.

Après ces beaux jours, la nouvelle rentrée entraîne une réorganisation de notre vie.

Claude doit regagner Dijon pour y continuer les études qu'elle y a entreprises. Mais l'éloignement de la maison va être compensé par la correspondance et des retrouvailles aussi fréquentes que possible avec Yves.

Alain rentre donc en classe préparatoire au lycée Clémenceau de Nantes avec trois anciens camarades du Prytanée. Il faudra certes y travailler dur, mais je crois me rappeler que c'était plutôt dans la bonne humeur.

Quand tous ces jeunes se retrouvent le dimanche chez nous avec Annie (que viendront bientôt rejoindre avec sa sœur, son amoureux Gérard), l'atmosphère est joyeuse.

Annie, après conseils d'un orienteur professionnel, a abandonné le projet de devenir coiffeuse. Elle consent à rentrer au lycée Vial où elle réussit fort bien des études de secrétariat. Elle a, ensuite, préféré être femme de marin puis mère de famille nombreuse, très nombreuse et ... Mais sa formation, dit-elle, lui sert énormément pour la gestion de « *Espoir sans frontières* », l'œuvre humanitaire qu'elle a créée, et les démarches concernant les adoptions dont elle s'occupe aussi.



Michel (bientôt huit ans) rentre en C.M.1. Pas de souvenir particulier de sa scolarité. Sinon qu'il la complétait déjà avec passion par la lecture approfondie de « *Tout l'univers* » ; et aussi qu'un jour il était revenu de l'école excité et ému : le directeur, en traversant la cour pendant la récréation, lui avait un instant posé la main sur la tête ... quel privilège!

Souvenir aussi du passe-montagne dont il voulait obstinément se coiffer encore alors que l'hiver était fini. Souvenir encore des longues attentes avec lui, le jeudi, chez l'odontologiste, l'oto-rhino, le dentiste ...

Et moi la maman, œuvrant à nouveau dans une classe dite de transition, près de fillettes en difficulté. Cela sans directives, sans enthousiasme et sans remarquables résultats. Mais enfin, j'apprécie de ne pas être surchargée et de m'être rapprochée de chez nous. La vie m'en est facilitée, mais pourtant je vais de nouveau un peu m'éloigner . Mais cette fois avec joie et satisfaction, car enfin :

- l'escadron revient d'Algérie avec mon mari,
- Nous déménageons.

Comme je n'ai cessé de rappeler à Phonse l'exiguïté et les inconvénients de notre logis et la promesse qui lui a été faite, lors de notre arrivée à Nantes, qu'on nous trouverait mieux, il se décide à rappeler à « on » cette possibilité.

Et voilà que se trouve libre un pavillon rue Stephenson. Pavillon dont, aux vacances de Toussaint, nous prenons bien vite possession, avant un nouveau départ de l'Escadron.

Quel soulagement !

\* \* \*

\* \*

## La maison de la rue Stephenson

Sans aucun regret, nous quittons l'Éthiopie et la caserne Lamoricière. Nous nous installons, plus à l'aise que nous n'avons jamais été, dans une maison individuelle entourée d'un petit jardin. On peut y faire du bruit sans déranger les voisins : Alain écoute, réécoute, nous fait entendre *La petite musique de nuit* de Mozart, quand Mick n'utilise pas notre précieux électrophone pour « passer » *Michka* , une fois de plus.

D'en face, le samedi après-midi, nous parviennent les éclats et couacs d'un groupe de jeunes s'exerçant à une musique, barbare pour nous. Je ne pense pas qu'ils aient percé comme l'ont fait les *Tri-Yann* débutants à cette époque.

Vivre sur trois étages n'est pas tellement pratique. Par exemple quand, après avoir allumé la chaudière au sous-sol, il faut, avant de partir en classe, prendre soin de Mémère, retenue tout là-haut par des vertiges de meunière. Mais les jambes sont encore bonnes. Bien que le chauffage central, dont nous bénéficions pour la première fois, soit fourni par une chaudière poussive alimentée par du coke ou des boulets de charbon très poussiéreux, nous l'apprécions.

De même que le téléphone : son usage est réglementé puisqu'en principe à seule fin gendarmique, mais il s'avère utile à tous. Ainsi le soir où Mick (dix ans et demi) et son jeune correspondant anglais ont été oubliés sur un quai de Loire par les organisateurs (inconscients) d'une excursion.



Et notre relative indépendance permet :

- À Phonse, quand il n'est pas en déplacement, un peu de bricolage ou de jardinage sous la vigilante surveillance d'un rouge-gorge familial.

- À Mick, la compagnie, à défaut de celle d'un chien vivement désiré, d'une tortue, d'un hamster et de Nikita la tourterelle qui a vécu vingt-deux ans, soit bien longtemps après que Mick l'ait délaissée.

Et, dans cette maison, nous demeurerons jusqu'à juin 68, qui met fin à la carrière de Ruchaud Alphonse.

Nous y accueillerons souvent bien sûr Mémère. Elle avait débuté sa vie de domestique (employée de maison) à quelques dizaines de mètres de là, à douze ans, chez un capitaine.

Nous y accueillerons aussi, avec les enfants, leurs amis... et leurs amoureux : Yves, Gérard, Colette qui deviendront leurs époux, en 64 pour Claude, en 66 pour Annie, en 68 pour Alain. Puis nos petits enfants : Manuel né en 1966, Gaëlle en 1967.

Une gentille nièce, Monique, profitera aussi, durant quelques mois, de la chambre haute et du grenier pour étudier, en vue du professorat, la botanique et autres sciences naturelles.

Une personne de confiance, Madame Bouillet, deux fois par semaine, s'occupe du ménage et cela pendant neuf ans.

Les commerces sont proches : épicerie, boulangerie, boucherie. Avant la classe et aussi souvent après, je remplis mon caddie au marché, proche de la Place du Ralliement.

Notre vie familiale gagne encore en chaleur et organisation quand Claude nous revient pendant quelques mois avant de se marier le 4 juillet 1964, et entrer dans la vie matrimoniale et professionnelle. Elle a obtenu une délégation et mène de front le secrétariat près du conseiller pédagogique d'E.P.S au rectorat de Nantes, un entraînement sportif, des leçons de gymnastique dans deux écoles, et la préparation du C.A.P.E.S qui lui permettra d'être bientôt professeur à Saint Quentin (ville natale de Yves qui y exerce les fonctions d'ingénieur E.D.F. gaz).

Retrouver chaque soir mes quatre enfants et de temps en temps, quand son service le permet, leur papa, m'est bien doux. Même si chacun a ses activités et ses préoccupations, les repas et après-midi du dimanche sont le plus souvent joyeux. Donc une période plutôt sereine.

\* \* \*

\* \*

## L'école primaire des Agenêts

**M**ais cette relative tranquillité ne dure pas et cette fois c'est de mon fait. Il y a menace de suppression d'une classe à l'école primaire Stalingrad, qui se dépeuple. Comme j'y suis la dernière arrivée, je risque fort d'en faire les frais.

Une nouvelle école dans le quartier des Agenêts, aussi proche de notre domicile, va s'ouvrir à la rentrée 63. Ma directrice du moment me presse d'en solliciter la direction et mon inspecteur primaire intervient dans le même sens. J'hésite à endosser de nouvelles charges. Mais, à ces pressions s'ajoute celle de mon mari et collaborateur. Il me promet (promesse tenue) une aide plus active que jamais. Je me rends à leurs raisons et j'obtiens le poste.

Qu'y ai-je gagné ?

- L'avantage de pouvoir choisir mon cours parmi les quatre classes qui s'ouvrent et donc le CP, mon préféré.

- Un avantage financier, bien sûr. Et au moment où nous avons encore des étudiants à charge, des enfants à marier, une maison à finir de payer... ce n'est pas à dédaigner. Cette aisance financière chèrement acquise m'a permis, plus tard, quelques beaux voyages, dont je remercie Éliane. Cette facilité nouvelle n'a pas incité mon époux à m'accompagner, en retraite, dans des séjours dont je rêvais.

- Un peu plus d'assurance, de confiance (très passagère) en moi. Mais au prix de quelles tensions ! Les conseils de parents d'élèves, les inspections et nombreuses visites plus que gênantes, bien que bienveillantes, motivées par le travail et l'effort d'adaptation aux bouleversements de 68 qu'on fait aux Agenêts.

\* \* \*

\* \*

Que ne me suis-je contentée d'un poste d'adjointe qui m'aurait permis d'attendre, plus tranquillement la retraite !

Je n'avais pas imaginé qu'à ces quatre classes du début viendraient, chaque année, s'ajouter d'autres jusqu'à rapidement atteindre seize réparties dans deux bâtiments sur deux étages... aïe mes jambes ! Ni que, chaque année, avec un personnel plus important et un nombre croissant d'élèves et de responsabilités, les problèmes à résoudre se multiplieraient tels :

- les problèmes, irritants, entre notre cerbère de concierge et mes adjoints, les cuisinières, les pratiquants du gymnase... tous prétextes à l'exercice de son autorité.

- les problèmes, incontournables, et très difficiles, avec l'économiste, très économiste, de la ville de Nantes, monsieur F\*\*\* dont l'odieux souvenir hante encore parfois mes rêves.

Un exemple : nommée à la direction de cette école sur le point d'ouvrir, je vais me présenter à lui et m'enquérir du matériel d'équipement et des fournitures scolaires auxquels je peux prétendre. L'accueil est réfrigérant ; peut-être est-il « macho » et m'en veut-il d'avoir évincé un candidat masculin ? Sa réponse est sèche :

⇒ Matériel d'équipement : « rien ». Ni compas, ni globe, ni règle de tableau, ni... (plus tard, j'eus après bien des réclamations 250 F par classe.)

⇒ Fournitures scolaires ? Le barème (tant par élève et par an, dont 0,45 F pour la bibliothèque) m'est donné. Mais bien que je lui fournisse la liste des élèves déjà inscrits, il ne délivrera cahiers, crayons, livres etc... qu'une fois les élèves dans les classes. Si bien que le jour de la rentrée, il nous faut attendre, en chantant... Pour qu'on puisse travailler, le lieutenant Ruchaud et son chauffeur nous livrent notre dû qu'ils sont allés chercher à l'économat. M<sup>me</sup> F\*\*\* m'avait prévenu « *Vous avez eu des vacances, mon chauffeur va prendre les siennes, à vous de vous débrouiller.* » Heureusement que ce jour, j'ai à ma disposition, avec un véhicule, deux hommes diligents. Ils auraient pu être en déplacement, ou retenus à la caserne.

Nos rapports, si mal débutés, se sont aussi mal poursuivis. Chaque ouverture de classe obtenue, après force démarches près de l'Académie, a été suivie de force réclamations à l'Économat. Pas de calculatrice, alors je compte et recompte pour ne rien lui abandonner de mes droits, de nos droits. Nous avons en ces débuts tant de besoins ! Par chance, des collègues d'établissements plus anciens m'ont secourue, lors des premières rentrées.

Livres de classe et fournitures élémentaires sont donc procurés par la Mairie, ce qui, en comparaison d'écoles précédemment connues, est un énorme avantage. Restent que manquent certains matériels qui favoriseraient notre tâche pédagogique, tels une photocopieuse. C'est le premier achat effectué avec le produit d'une kermesse qui devient une habitude fin juin. Le fait que les enfants y dansent, y chantent, y exposent à la vente des objets exécutés (tout ou partie) par eux, suscite la venue et l'intérêt des parents. Beaucoup de gaieté ce jour, mais que de tracas et de fatigue avant de compter la recette et dire *ouf*.

\* \* \*

\* \*

Je ne crois pourtant pas, durant ces premières années aux Agenêts, avoir regretté d'en avoir pris la direction. Avec Mesdames et Mesdemoiselles Mornon, Riou, Guillot, puis Couteau, Juré... nous formons une équipe solide, consciencieuse. Je n'ai pas, comme ce sera nécessaire plus tard, à faire circuler et signer toutes les notes de service ; Il suffit d'en discuter entre amies, en récréation.

63 - 64 - 65 - 66 - 67. Les années passent, l'école grandit, de nouveaux venus, maîtres et maîtresses passent ou restent. Certains, et surtout une certaine, n'ont pas le « feu sacré ». Le climat se détériore, la cohésion s'effrite.

Phonse, à Nantes, fait chaque soir des modèles d'écriture ou des états administratifs. En déplacement, il prépare pour la rentrée à venir des cahiers-répertoires de lecture ou de récitation.

Ma tâche, malgré le soutien des « anciennes » et l'aide de Phonse (qui, chaque soir à Nantes, fait des modèles d'écriture ou des états administratifs et qui, en déplacement, prépare pour la rentrée à venir des cahiers-répertoires de lecture ou de récitation) devient de plus en plus absorbante et malaisée.

Malgré tout, je ne cède encore pas à l'envie de prendre la retraite anticipée à laquelle je peux prétendre.

\* \* \*

\* \*

**1968**

**68** année importante pour beaucoup de Français et pour moi. Au foyer, seul nous reste Michel. Les autres ont pris leur envol.

- Claude, mariée à Yves en 64, est déjà maman de Manuel.

- Annie et Gérard mariés en 66 ont une petite Gaëlle que nous gardons parfois le jeudi.

- Alain vient d'épouser Colette. Il devrait trouver un emploi dès la fin, prochaine, de son service militaire.

Nos charges financières s'allègent donc et ne sont plus, pour moi, une raison de continuer et pourtant...

L'adolescence de Mick s'annonce plus difficile que celle de ses aînés. Pourtant je ne vois pas en quoi le fait de me trouver plus souvent à la maison l'aiderait. Il n'accepte ni contrôle de ses études, ni aide, ni conseils. Son abonnement à *Tout l'univers* lui a certainement apporté beaucoup plus de connaissances que tout ce que j'aurais pu lui enseigner. Il supporte mal l'inquiétude que me cause son comportement au collège, où il est rentré à moins de dix ans, et ma sollicitude (accrue par ses problèmes de santé, fréquentes crises d'asthme et cinq opérations subies avant ses seize ans). Quel courage, quelle volonté et... quel cœur chez ce petit hérisson !

\* \* \*

\* \*

Malgré l'alourdissement croissant des charges, je continue donc à l'école qui me passionne, me dévore et me vide.

Bien que les indemnités versées aux instituteurs pour l'étude et la surveillance de cantine ne soient pas négligeables, tous ne sont pas intéressés et ces services doivent être répartis entre les volontaires. Celui de la cantine, obligatoirement assuré à cette époque par un enseignant, est particulièrement pénible : 130 à 140 enfants dans un local sonore, à qui on ne peut imposer le silence, après une matinée de classe, c'est déjà difficile à supporter. Aussi quand, les jours de pluie, il faut ensuite les parquer, agités et hurlants sous le préau ouvert aux vents froids et humides, on attend impatiemment la reprise des cours, puis la fin de la classe, et enfin celle de l'étude.

Dans ces conditions, il est facile de comprendre le manque de volontaires d'où l'obligation pour moi d'y être souvent. A l'issue d'une journée continue avec ces chers petits, je rentre chez nous lessivée et à cran.

Obligations familiales remplies, je retrouve livres, cahiers, dossiers et papiers avant un coucher tardif suivi d'insomnie, cauchemars et maux de dos. Le lendemain matin un café à la maison puis la visite rituelle aux cuisinières qui m'en offrent un autre et ainsi dopée je repars...

Cet état de chose devrait m'inciter à changer de statut. De plus Phonse est touché par la limite d'âge. Il va prendre sa retraite et nous devons quitter son logement de fonction.

Et bien non ! En juin 68, nous nous installons dans le logement qui m'attend à l'école, donc encore plus près de ma classe et de mon bureau...

\* \* \*

\* \*

Ne serait-ce que pour éviter ce nouveau déménagement, j'aurais dû à ce moment prendre la décision d'arrêter. Et bien non ! Je persiste et pourtant, si j'avais su les conséquences fâcheuses pour mon état nerveux déjà bien délabré, qu'allaient avoir pour moi les « événements » de mai 68 ! Drôle de période : la fièvre puis la révolte qui gagnent, des classes puis l'école qui ferment.

Mon mari fait comme il se doit son travail de gendarme. Moi je ne monte pas sur les barricades, mais comme tous, avec mes collègues, dans des réunions, je m'exalte « *ça va changer, oui, en commençant par tout démolir...* »

Imaginez mon étonnement, le jour où, les cours venant de reprendre, je pense à faire rattraper aux élèves le temps perdu, un inspecteur (inconnu) surgit dans ma classe. Avisant mon emploi du temps et mes répartitions mensuelles, affichés comme c'était jusque là imposé, il déclare : « *à enlever, maintenant plus de programmes (ils dataient de 1945), la liberté ! Et d'abord appelez-moi par mon prénom, tutoyez moi et venez tous chez moi, à telle adresse, quand vous voudrez* ». J'ignore ce qu'est devenu cet hurluberlu qui a dû assez vite retrouver les réalités et mettre un frein à la totale liberté qu'il prônait.

Oui il y a changement, et même chamboulement dans l'enseignement. Ainsi celui de la grammaire où les termes usuels changent d'appellation, dans le calcul qui se transforme en mathématiques modernes... De l'hébreu pour nous les primaires. Mais au fait, que devons-nous faire maintenant ? Ce que nous voulons, paraît-il, mais quoi et comment ? Plus de programmes, pas de directives, pas de livres. En faculté, quelques conférences de haut niveau, avant que les éditeurs, eux-mêmes en peine, n'élaborent les premiers ouvrages vite contredits par ceux qui suivent. Comme beaucoup, je suis perplexe et inquiète.

Sans doute, quelques enseignants, heureux d'être dégagés de contraintes et obligations, jubilent. D'autres se sentent d'emblée novateurs. Notre équipe d'anciennes ne rejette pas si vite le passé. Nous tenons à conserver, en attendant mieux, ce qui nous paraît certitudes (ainsi la nécessité de faire apprendre par cœur les tables de multiplication, d'utiliser la règle de trois... ) Tout en essayant de nous adapter aux nouvelles formes de pédagogie et faire acquérir à nos élèves ces notions modernes et originales que nous tâchons d'abord de comprendre.

Des inspecteurs, aussi déconcertés que nous, s'intéressent à nos tâtonnements et nous envahissent avec collègues, élèves... Suit une période très pénible où, ne sachant pas si nous allons nous-mêmes dans le bon sens, quelques-unes de nos classes deviennent de véritables champs d'expériences.

Je ne me suis jamais sentie à l'aise pour travailler devant un étranger, fut-il un apprenti ; alors, faire une classe dite « modèle » devant un aréopage critique composé de gens très avertis, me met terriblement mal à l'aise. Je suis en recherche et émoi constants car plus j'en fais, plus on m'en demande.

\* \* \*

\* \*

Aussi est-ce à bout qu'un fameux jour de fin 70, je prends la décision d'« arrêter les frais ».

Monsieur Lobstein, inspecteur primaire, me demande de l'accompagner pour faire passer l'examen de C.A.P à une institutrice débutante. Croyant sûrement me faire plaisir, il m'annonce « *j'ai une grande nouvelle pour vous, Madame Ruchaud, je fais des Agenêts une « école pilote ».*

*« Eh bien, Monsieur l'inspecteur, j'ai aussi quelque chose d'important, du moins pour moi, à vous annoncer : je vais faire valoir mes droits à la retraite ».*

Cette décision enchante mon mari. Depuis qu'il a quitté la Gendarmerie, il se morfond un peu. Comptes, listes à établir ou vérifier, cahiers, photocopies pour l'école l'ont occupé en plus de quelques commissions, d'un peu de cuisine (soupes en sachets, moules...) mais aussi grattage et peinture de nos volets métalliques ramenés d'Auray. Enfin il va pouvoir bricoler et jardiner à son aise, chez lui. Il pourra aussi, c'est du moins ce qu'il dit à mes collègues amies, redécouvrir aux environs d'Auray, les coins qu'enfant il a fréquentés, profiter de la plage, chercher des champignons en forêt... Bref, en perspective un beau programme qui atténue mes regrets d'avoir à quitter Nantes dont je n'ai pas eu le loisir de profiter des avantages.

\* \* \*

\* \*

## AURAY

**D**onc le 8 juillet 71, par une chaleur accablante, s'effectue notre énième et ultime déménagement. Nous nous installons au 8 rue de la Libération à Auray, où j'écris ceci 24 ans (déjà) plus tard. Malgré les tracasseries qu'il m'a causées, j'éprouve un peu de nostalgie en quittant le métier.

Mais j'ai moi aussi des projets pour la maison, pour le jardin, pour des promenades et voyages, pour nos petits-enfants nés ou à naître. Les garder aussi souvent que possible, tricoter et coudre à leur intention pulls, lion, tortue, poule, casimir me sera un plaisir qui, hélas, ne fait qu'accroître mon mal de dos, un mal tenace comme les cauchemars et les insomnies qui s'alimentent maintenant du bruit incessant d'une circulation intense sous nos fenêtres. Mon cher compagnon, tout à ses nouvelles occupations, n'éprouve guère le besoin de s'en évader, mais ne se plaint pas de rester seul quand j'accompagne Éliane à Madère, en Égypte, en Irlande ou à Dax.

\* \* \*

\* \*

Pourtant, heureux à l'idée de revoir, au passage, la ville de Perpignan et des amis qui y habitent, il consent en mars 79 à séjourner un mois à Amélie les Bains. Par suite d'un malencontreux accident à l'arrivée, ce séjour sera perturbé et prolongé et ne nous reposera guère. Pis ! Pendant les quarante jours d'attente de la voiture en réparation, je réussis à garder le sourire. Le jour où Phonse, avec la voiture réparée, retrouve le sien, je m'effondre et pleure, pleure, pleure, sans pouvoir me retenir.

La dépression. Un affreux trou noir, le fond d'un puits aux parois lisses dont j'ai cru ne pouvoir jamais sortir. Je n'en ai émergé que très lentement, bien diminuée mais plus consciente des petits bonheurs qu'il m'était encore donné de vivre. En 90, enfin, une route de déviation trop longtemps attendue a allégé la circulation devant chez nous et permis de réentendre, l'été, roucouler dans notre noyer, un couple de pigeons ramiers. J'ai repris petit à petit goût à la vie même si j'y participe de moins en moins.

Mais l'épreuve fut dure et longue.

## EN CONCLUSION...

Le but de ces mémoires serait, m'étais-je dit, de ranimer les souvenirs de nos « petits » en leur rappelant le cadre et les conditions du vécu de leur prime jeunesse (pourvu qu'ils en réveillent plus de bons que de mauvais).

Entraînée par ces évocations, j'ai oublié en partie mon objectif et beaucoup trop parlé de moi-même. J'ai trop fait état de nos difficultés et pas assez des bonheurs qui les ont compensées largement. Je regrette d'avoir tant exprimé de plaintes et de regrets mais tant pis, de les lire aidera peut-être Claude, Alain, Annie et Michel à mieux comprendre certains de mes comportements et à me pardonner des mouvements d'humeur.

Si le travail à temps partiel avait été possible, alors, c'est la formule que j'aurais choisie, pour leur accorder davantage de soins et d'attention. Leur papa aurait, à nos débuts, aimé que je reste au foyer. Mais il a compris que je ne pouvais refuser à mes humbles parents, en échange de leurs sacrifices, la fierté de me voir « maîtresse d'école ».

D'ailleurs, la vie est restée dure et chère pendant de longues années et nos deux traitements joints ne permettaient pas de grandes fantaisies. Si l'aisance financière de ces dernières années n'a pas été utilisée, autant que je l'aurais aimé, pour de grands voyages, je m'en console en pensant qu'elle facilitera un peu la vie de nos chers enfants si gentils pour nous.

\* \* \*

\* \*

En me relisant, je note avoir souvent employé les termes : *joie, plaisir, heureux...* preuve que ces années ont été marquées de très bons moments et que je n'ai pas à me plaindre de mon sort. Du travail, des ennuis, certes, mais par mon métier, mon époux et nos « quatre », beaucoup de satisfactions.

Maintenant nos conditions de retraite et l'affectueuse sollicitude des nôtres, nous assurent une tranquillité enviable (et enviée).



# LES SOUVENIRS ET LES REGRETS AUSSI<sup>1</sup>...

Je sais que les regrets sont inutiles et même stériles. Mais en ce 24 juillet 96 où rien ne me presse, je me pose encore des questions sur ma, notre période active 42-71.

Qu'est ce que je regrette vraiment ?

- Sûrement d'avoir pris en mains en 63, à sa naissance, la destinée de l'école primaire des Agenêts dont j'aurais tout de même pu, à cette époque, deviner le développement ultérieur et donc la charge qui allait m'incomber, cette charge croissante qui m'a absorbée, usée au détriment peut-être des miens, notamment de Michel adolescent.

- Peut-être aussi d'avoir suggéré dès 52-53 de déjà prévoir et construire « la maison de nos vieux jours ».

Après avoir vainement cherché à Lorient et Ploemeur un emplacement propice, un joli terrain situé à Auray dans un quartier calme, au bord d'une route peu fréquentée, nous parut idéal. Nous fûmes très heureux quand, après une longue attente, sa propriétaire consentit enfin à nous le céder.

En 55, notre maison de vacances - qui deviendrait celle de notre retraite - était prête à l'accueil.

Hélas, la route fut bientôt élargie pour permettre aux trop nombreuses voitures d'atteindre ou de quitter la côte sans engorger le centre-ville. Notre situation de riverains (de plus, proche de feux tricolores) devint vite invivable, d'abord à l'époque des vacances, puis tout au long de l'année.

La circulation se fit de plus en plus dense, de plus en plus bruyante sous nos fenêtres qui, même doublées et tenues fermées, laissaient nous parvenir l'incroyable cacophonie de la rue : pétarade insupportable des mobylettes superposée aux sons insistants des multiples sirènes et klaxons. Au grincement de freins des véhicules, obligés par les feux à un arrêt brusque, s'ajoutaient souvent des interpellations, injures, quolibets, vociférations, mais aussi des flots de musique si fortes et discordantes que, destinées sans doute à calmer les nerfs des conducteurs, elles ne pouvaient qu'irriter les riverains et accroître leurs insomnies. En juillet et août, ce tintamarre ne s'apaisait qu'à la nuit et, même après, les boules Quies ne faisaient pas complètement barrière aux bruits indésirables : une situation intolérable pour moi dont le système nerveux était déjà bien fragilisé.

Aux ambulanciers et pompiers, souvent appelés dans la presqu'île et passant obligatoirement, et au plus vite, par cette rue (dite de la Libération), je ne pouvais en vouloir et ravalais mes plaintes ; mais quand, le samedi, un cortège de noce, coincé aux feux ou défilant, exprimait sa joie à coups répétés de klaxon, je le maudissais et

---

<sup>1</sup> Vers du poème de Jacques Prévert : « *Les feuilles mortes* ».

avais, parfois, envie de hurler de rage : avec les insomnies et le mal de dos, un signe de plus de la dépression que je préparais.

Aussi quel soulagement quand une autre déviation, envisagée et espérée depuis longtemps, a entraîné les flots de voitures plus loin de chez nous.

Il me semble qu'actuellement le flux grossit à nouveau ; mais quand il me dérange un peu, je repense aux encombrements inimaginables que nous avons connus, et me réjouis de voir circuler la vie.

\* \* \*

\* \*

C'est donc l'intensité du trafic sous nos fenêtres qui motiva le principal reproche que je me fis d'avoir décidé, hâtivement, de notre futur et dernier domicile.

De plus, si nous avions attendu le moment de la retraite pour construire, comme beaucoup, sans doute l'aurions nous fait à Nantes dont je n'ai pas eu le temps, en dix ans de présence (mais d'intense activité), de profiter des agréments. Avec plus de possibilités financières, l'amélioration des modes de construction et des façons de vivre, nous aurions sûrement imaginé une maison plus commode (et surtout avec moins de marches).

Sans doute, aussi, aurions nous moins attendu pour acheter notre première voiture et, plus jeune, l'aurais-je pilotée. C'est en m'installant à Auray que j'ai fortement regretté de ne pas avoir persévéré dans mes essais de conduite. J'y aurais gagné beaucoup d'indépendance et, sûrement aussi, de satisfactions. Aller à mon gré à la plage (et peut-être à la piscine), à Vannes, Peillac, et maintenant Trévelin, m'aurait tellement facilité et agrémenté la vie !

Si c'était à refaire !

Mais rappelle-toi Germaine ! Pourquoi ai-je, avons-nous agi ainsi ? Quelle était à cette époque ma, notre motivation ?

D'abord, en fille aînée et reconnaissante, assister ma mère seule, malade et sans ressources :

Après la mort de mon cher Papa en 50, elle ne se plaisait plus du tout à Toulchignanet (où ils résidaient depuis le décès en 44 de la Maman Ruchaud) : jardin trop grand, voisins ennuyeux et indiscrets, maison bien petite pour notre nichée, bien loin de la ville (à pied !)...

En construisant, rue de la Libération, une maison assez grande pour nous recevoir tous en vacances, y loger par ailleurs avec Maman des locataires qui veilleraient sur elle, nous résolvions des problèmes. Je crois que Phonse - qui était, lui, déjà entiché de jardinage - n'a jamais regretté notre décision.

S'il est normal d'aider ses parents en difficulté, il est normal aussi que les parents n'entravent pas la vie des jeunes. Or, la nôtre fut quelque peu contrariée et même modifiée par l'attitude intransigeante de Maman expliquée, sinon excusée, par ses souffrances physiques et psychiques. Mariée depuis deux ans, il était naturel qu'en août 42, dès l'accomplissement des formalités de passage de la ligne de démarcation, je m'empresse d'aller présenter à son papa, retenu en zone libre, le beau bébé de six mois qu'il ne connaissait pas et, naturel aussi, que nous désirions rester ensemble.

Cela dura neuf mois pendant lesquels ma mère ne répondit jamais à mes lettres et colis, alors qu'écrire lui était d'habitude facile. C'est mon pauvre père qui, bien embarrassé mais heureux du tabac reçu de son gendre, nous donnait des nouvelles.

Lorsque je fus forcée, en mai suivant, de quitter mari et bonheur pour m'occuper de Maman Ruchaud (à son tour gravement malade) je pensais, durant le long et pénible voyage de retour, à l'accueil qui m'attendait chez moi et à l'atmosphère glaciale, malheureusement trop connue, qui allait s'ensuivre.

Surprise heureuse : les bras furent largement ouverts pour moi et surtout ma gentille petite Claude. Pendant l'été où je dus la laisser chez eux pour me consacrer à la mère de son papa, elle fut choyée, dorlotée, et fit le bonheur de ses grands-parents maternels.

\* \* \*

\* \*

## Papa

Mais les souvenirs heureux de notre séjour en Lot-et-Garonne, près du jeune mari (qui avait dû y rester encore), restèrent entachés du fait de l'incompréhension de ma mère.

La peur d'encre souffrir et faire souffrir fut telle qu'en 46, au moment où nous dûmes quitter Lorient par suite d'une suppression de poste, j'incitai Phonse à préférer Plouay à l'Allemagne où lui était proposé un poste intéressant.

Plouay : j'ai écrit ce qu'il en était, ce qu'y a été notre séjour. En Allemagne nos conditions de vie eussent été très différentes, sûrement beaucoup plus faciles : nous savions ce que l'occupation donnait comme avantages aux français, qui y vivaient largement payés dans d'excellentes conditions.

Mais, pensez donc ! L'Allemagne, c'était l'étranger, même si nous aurions résidé à l'Ouest, juste au-delà de la frontière, c'était loin, très loin, trop loin d'Auray.

Plouay en était, il est vrai, bien plus près, mais en temps de voyage, était-ce tellement plus proche ?

En tous cas, c'était encore trop loin puisque mon cher Papa est mort à Auray sans que je lui tienne la main et, de plus, un dimanche : le **16 octobre 1950**.

Ce souvenir très douloureux m'est une écharde au cœur, écharde qui, quarante-six ans après, me fait encore mal.

Non pas que je me sente fautive ; l'époque et les circonstances (méconnaissances médicales, faux diagnostics, sous-équipement de l'hôpital et des particuliers) sont en cause. D'en exposer les faits démontrera encore plus l'utilité du téléphone et de la voiture et atténuera, peut-être, mes regrets.

Pourquoi n'étais-je pas venue, ce dimanche, le voir à l'hôpital d'Auray ? D'abord parce que, faute de voiture, le voyage Plouay-Auray comportait le trajet Plouay-Lorient par le car puis Lorient-Auray par le train, voyage encore plus compliqué le dimanche qu'en semaine.

Mais cet inconvénient ne m'aurait bien sûr pas arrêtée si je n'avais fait le projet de venir à Auray le lendemain lundi. Voici pourquoi : ce lundi, jour du conseil de

révision à Plouay, notre école était occupée, donc congé que je devais mettre à profit pour accompagner une collègue chez notre Inspectrice d'école maternelle basée à Sainte-Anne.

Mais surtout, venir à l'hôpital d'Auray embrasser Papa en lui annonçant qu'il ferait ses sorties de convalescent vêtu d'une canadienne fourrée : notre cadeau pour son 58<sup>e</sup> anniversaire (un vrai luxe pour lui, plus habitué au bleu de travail).

Hélas, même la carte que nous lui avons adressée ne lui était pas parvenue à temps.

***Rien ni personne n'est arrivé à temps.***

Ce dimanche soir, il mourait en début de nuit après avoir vainement attendu, les yeux fixés (nous a-t-on dit après) sur la porte d'entrée, par où devait arriver Maman que, se sentant « partir », il avait réclamée.

Pauvre Maman : elle était venue de Toulchignanet (deux kilomètres) passer l'après-midi avec lui. L'ayant trouvé plus fatigué, elle s'en était inquiétée près de la soeur-infirmière qui l'avait tranquilisée et renvoyée chez elle.

Pour l'hôpital, il souffrait d'une pleurésie, du moins à ce moment. Il aurait pris froid dans la salle où, trois semaines plus tôt, on l'avait opéré de ce qu'on croyait être une perforation d'estomac, et qui se serait révélé être un cancer du médiastin : le lendemain de son décès, on l'avait défini d'après le liquide ponctionné dans la plèvre la veille. Si c'était le cas, c'était une maladie professionnelle occasionnée par le heurt répété, contre cette partie du corps, du burin qui lui servait à graver pierre ou marbre. En ce cas, il n'y aurait sans doute rien eu à faire, l'erreur et le retard de diagnostic n'auraient pas causé sa mort.

Mais l'opération s'imposait-elle ? Elle n'a aucunement aidé au diagnostic et elle a provoqué un hoquet douloureux et persistant durant quarante-huit heures... Et pourquoi nous avoir laissé croire en la guérison ? Le médecin de famille que j'avais vu en particulier m'avait dit de ne pas en douter, si bien que malgré notre inquiétude nous n'avions pas imaginé le pire. Et le pire est arrivé.

Dans la nuit noire, on frappa à la porte de Madame Siquin. C'était une femme, venue en vélo de l'hôpital, qui avait erré dans le quartier de Toulchignanet, obscur et désert à cette heure, avant de trouver l'adresse indiquée, et d'y délivrer enfin, faute de téléphone, son terrible message : « *faites vite, il vous attend* ».

Après cela, imaginez Maman se hâtant, à pied, dans la nuit, vers celui qui n'avait pu l'attendre.

À minuit, un garagiste de Plouay, alerté par téléphone, venait nous réveiller pour nous annoncer la triste nouvelle et nous proposer son accompagnement. J'arrivais donc, comme prévu, lundi mais trop tard.

Qu'il soit mort, sans une marque de tendresse qu'il méritait tant, m'a fait doublement peine : j'étais accablée, Phonse révolté, Maman effondrée. Et s'y ajoutait une triste obligation : celle d'annoncer à ma jeune soeur, en sana, cette disparition à laquelle elle n'était pas du tout préparée. Pour ménager sa santé, alors très préoccupante, nous lui avons caché la maladie de son père.

Quelles déchirantes retrouvailles quand, dans le petit jour blême et froid du matin suivant, nous l'accueillîmes à la descente du train qu'elle avait tenu à prendre.

Les témoignages de respect et de sympathie qui nous furent prodigués nous touchèrent beaucoup mais, pour Louis Siquin, modeste ouvrier qui n'imaginait sans doute pas les regrets, qu'en dehors de ses proches, il allait laisser, c'était **trop tard**. C'est de son vivant qu'il aurait fallu lui dire les sentiments qu'il inspirait.

Les amis et connaissances l'ayant toujours connu vaillant et Maman souffrante ont, pour plusieurs, imaginé qu'il y avait eu erreur dans la rédaction du faire-part de décès. Or il était parti, comme on dit, « dans la force de l'âge » et sa femme lui a survécu quinze années.

\* \* \*

\* \*

Ainsi va la vie belle ou cruelle,  
jamais sans histoires.

À vous qui peut-être me lirez, je souhaite qu'elle soit toujours douce.

# TABLE

AVANT-PROPOS .....	3
<b><u>De 42 à 71 : AU FIL DU TEMPS ET DES DÉMÉNAGEMENTS.....</u></b>	<b><u>7</u></b>
Le SEL-de-BRETAGNE.....	7
LORIENT.....	9
PLOUAY.....	10
DÉPART À QUIBERON.....	13
L'ÉCOLE À PLOUAY.....	14
L'école maternelle.....	14
Le Cours moyen :.....	15
La VIE À QUIBERON.....	17
L'école maternelle.....	18
L'école primaire.....	18
Michel.....	19
Les départs.....	21
BAR sur AUBE.....	23
NANTES.....	29
L'Éthiopie.....	29
La maison de la rue Stephenson.....	33
L'école primaire des Agenêts.....	35
1968.....	37
AURAY.....	40
EN CONCLUSION.....	41
<b><u>LES SOUVENIRS ET LES REGRETS AUSSI.....</u></b>	<b><u>42</u></b>
Papa.....	44
<b><u>TABLE.....</u></b>	<b><u>47</u></b>